

Science et conscience

« *L'homme, la mort, l'immortalité* »

La disparition de la mort sociale

Damien LE GUAY

Philosophe, critique littéraire et auteur de « Qu'avons-nous perdu en perdant la mort ? » Editions du Cerf - 2003

Dans la première partie de mon intervention, nous réfléchirons aux conséquences de la désinscription de la mort dans le champ du social, en prenant comme élément d'alerte les dépressions. Ma deuxième partie portera sur nos croyances sur l'homme, la mort et l'immortalité.

Dans notre société, nous avons perdu la mort sociale, c'est-à-dire la considération que nous devons collectivement avoir à l'égard de la mort. En outre, nous observons une disparition du mourant. Il n'est plus présent dans le champ social. Depuis quelques décennies, des historiens – comme Philippe Ariès – et des sociologues – comme Norbert Elias – ont mis en évidence un déni inédit de la mort, une sorte de « pornographie de la mort », selon Gorer. D'après Philippe Ariès, la disparition du rituel de la mort constitue une révolution inouïe.

Le modèle qui s'est installé durant mille ans apprivoisait la mort comme dans la fable de la Fontaine *Le laboureur et ses enfants* : « Un riche laboureur sentant la mort venue, fit venir ses enfants et leur parla sans témoin. ». Brutalement, le modèle de la mort consciente a laissé la place à un nouvel imaginaire – la mort inconsciente – dans lequel il importe de faire disparaître au plus vite la souffrance, le mort et ses rituels.

Il paraît intéressant de comprendre les conséquences de ce constat. Selon la sociologue Danièle Hervieu-Léger, nous devons assumer - en mourant en sujets seuls - notre condition moderne qu'elle ne considère ni meilleure ni plus mauvaise que celle du passé. Or, il faut savoir que 50% des dépressions actuelles sont liées, nous dit Marie de Hennezel, à un deuil mal fait. Observant la mutation actuelle, Marcel Gauchet constate l'émergence d'un individualisme de déliaison. L'affirmation de l'individu, suppose en effet selon lui, que les hommes se détachent les uns des autres.

La question de la transmission apparaît désormais essentielle. Dans le contexte actuel, une double logique s'affronte : celle de l'individu, qui affirme ses droits jusqu'à assumer pleinement son isolement, et celle du groupe, de la cité, de la responsabilité et de la transmission. Ces deux logiques s'opposent, en particulier au sujet de la mort. L'idéal d'une mort non consciente vient, pour partie, de l'idée suivant laquelle nous vivons de plus en plus dans une société plutôt que dans un monde commun que nous aurions à transmettre. Ces deux logiques traduisent deux visions de l'individu : celle de l'homme en responsabilité, qui nouerait des liens avec d'autres individus, et qui

a plutôt un fondement judéo-chrétien, et celle de l'homme moderne qui serait autosuffisant dans ses choix de vie et de mort.

L'étude de l'histoire de la mort invite à mettre en évidence quelques points fondamentaux. Le premier est le culte du mort qui, selon Philippe Ariès, est étranger au christianisme. Dans ce culte, le mourant était le chef d'orchestre des cérémonies qui entouraient sa disparition. La maîtrise exercée par le mourant a été progressivement supprimée, au profit de la médecine. Et maintenant, avec la crémation, le corps lui-même disparaît.

La désinscription de la mort dans le champ social s'est traduite par une disparition progressive des trois temps de la mort : le temps du mourant qui annonce qu'il va mourir et autour duquel s'organisent les adieux, les cérémonies religieuses de la séparation et de la mise en terre et le temps du deuil. Ces trois temps se traduisaient par une mise en commun, une préparation, des échanges, etc...

La disparition de la mort sociale vient avec la perte de croyance dans l'au-delà. Dans notre modernité, l'idée de Dieu a été remplacée par des croyances occultes et diffuses, qui s'apparentent à un bricolage religieux. Nous sommes passés de l'idée d'une éternité – après le temps de la vie ici-bas, vient le temps de Dieu – au fantasme de l'immortalité du corps qui s'est imposé notamment du fait des progrès de la science. Dès lors, ce corps en voie d'immortalité devient tout-puissant et pense que la consommation est son seul horizon. Ce changement de conscience collective a des répercussions sociales déterminantes. Avec la conscience de l'éternité, nous sommes appelés à être sauvés et à nous retrouver ensemble. La disparition progressive des rituels mortuaires se traduit par une plus faible certitude d'un destin commun. En outre, le passage du sentiment d'éternité à la perspective d'immortalité a une conséquence essentielle sur le politique et sur l'idée que nous nous faisons de la relation à l'autre. Si nous n'avons plus d'éternité commune, nous n'avons plus à être autant qu'avant responsables les uns des autres.

En conclusion, j'estime qu'il convient de distinguer ce qui relève de la foi individuelle de ce qui relève de la dimension religieuse de l'homme. L'homme religieux est celui qui a conscience d'être à la fois une mémoire, un lien entre les uns et les autres, et qui s'ouvre à la question de l'au-delà. Ainsi je plaide pour la réhabilitation de cet être religieux. Nous l'avons perdu en même temps que nous avons voulu reléguer les croyances dans la seule sphère de l'intimité.

La place des morts dans notre société

Patrick BAUDRY

Professeur de sociologie à l'Université Michel de Montaigne, Bordeaux III

Pour traiter la question de la place des morts dans la société d'aujourd'hui, je partirai d'un souvenir. Lorsque je faisais mes études, un ami sénégalais m'avait dit que Paris lui faisait peur, car il était choqué par la légèreté avec laquelle les Français traitaient leurs morts. Par ailleurs, je constate depuis plusieurs années que le mot « disparition » remplace peu à peu le mot « mort ». Dans *Le Monde*, la rubrique « Décès » est à côté de la rubrique « Disparitions » réservée aux célébrités, comme si le commun des mortels mourrait, tandis que les plus célèbres d'entre nous disparaissaient, faisant preuve ainsi d'une ultime élégance consistant à ne pas imposer leur mort aux autres en sachant « disparaître ». Ce changement de vocabulaire traduit une évolution dans nos attitudes, nos représentations et notre rapport à la mort.

Face aux morts, notre société peut afficher deux stratégies qui me paraissent toutes deux relativement inquiétantes : la stratégie de l'escamotage et la stratégie de la sursignification.

Pour illustrer la première stratégie, je citerai l'exemple d'une société californienne de pompes funèbres, dont la qualité principale est la rapidité ! Sur simple appel téléphonique, une ambulance se déplace chez vous pour enlever le corps du défunt, décider avec vous des détails de la cérémonie à laquelle vous pouvez ne pas assister. Les cendres du défunt seront ensuite dispersées dans le Pacifique, par un pilote d'avion qui pourra prononcer une phrase religieuse... moyennant un supplément de quelques dollars !

La seconde stratégie peut être illustrée par l'exemple du sublimatorium, dans lequel la famille d'un défunt peut se recueillir dans une salle pour regarder une lampe symbolisant le défunt. J'estime que cette espèce de sursignification nuit clairement à l'élaboration du sens que la famille recherche et contribue à produire une société un peu folle.

Par ailleurs on peut s'interroger sur la tendance actuelle à la ritualisation. Pour compenser la ritualité qui semble se réduire, on tend à surinvestir dans la ritualisation. La famille est en effet de plus en plus invitée à être actrice d'une cérémonie personnalisée, au risque de faire porter à l'individu le poids d'une construction culturelle qu'il ne peut peut-être pas porter. Lettres, musique, poèmes, fleurs... la famille doit penser à tout pour assurer la pleine efficacité de la ritualité ! Or elle devrait pouvoir être accompagnée dans ce moment douloureux pour être véritablement à sa peine.

Aujourd'hui la mort est aisément représentée comme une sorte d'événement : le dernier des événements d'un individu. Notre position vis-à-vis de la mort est toujours ambivalente : on souhaite l'éviter et on est soulagé de penser que la vie s'arrêtera. Le sens que nous donnons à la mort doit se travailler dans cette ambivalence. A cet égard, Claude Lévi-Strauss a très bien dit qu'on ne pouvait pas vivre avec les morts, ni sans eux. La ritualité aménage la possibilité de composer avec cette ambivalence. La mort est une dimension qui touche chaque homme dans sa relation avec l'autre. Je ne peux regarder l'autre sans savoir qu'il va mourir, l'autre m'obligeant à la responsabilité pour autrui, comme l'a expliqué Emmanuel Lévinas. L'attention à l'autre est fondamentalement en jeu dans la question de la mort.

Le mourant : un sujet fantôme

Robert William HIGGINS

Psychanalyste, enseignant dans les Universités de Paris-Bobigny, de Brest et de Reims

On peut aujourd'hui se demander si le célèbre syllogisme d'Aristote « Tous les hommes sont mortels ; or Socrate est homme ; donc Socrate est mortel » n'est pas en état de mort apparente. Ce syllogisme permettait pourtant de concilier la nécessité logique et l'inéluctabilité de la mort. Notre raison contemporaine n'est plus du côté de la finitude : la mort nous est présentée comme une exception, comme un événement qui aurait pu être évité. D'où la tendance actuelle à y associer toujours un responsable.

La mort est « mise en science » faute de ne plus être « mise en scène ». Nous ne nous représentons plus la mort en partageant des fictions communes, mais nous mourons désormais pour la science qui structure notre religion moderne. Galilée a mathématisé le monde, en transformant le périssable en figures mathématiques qui ignorent le temps et l'irréversibilité. Le véritable début de la mise en science de la mort remonte au 12 avril 1740, jour où le jeune médecin Léandre Péaget a soutenu sa thèse à la Sorbonne. Il y affirme que la mort constitue un processus ; cette approche bouleverse toute la mise en scène chrétienne de la mort qui reposait essentiellement sur la séparation instantanée de l'âme et du corps. La mise en science de la mort va peu à peu remplacer la construction chrétienne, sans que la science offre les mêmes ressources symboliques, culturelles et mythologiques que la religion.

L'homme ne peut vivre uniquement de vérités démontrables, car il a besoin de fictions (littéraires, juridiques, politiques, etc...) et de mises en scène pour se représenter l'impensable. Aujourd'hui, nous prétendons ne croire qu'en la science, nous rêvons de guérir réellement la mort, grâce au clonage, à la résurrection cryogénique, etc... Pour l'instant nous nous contentons d'essayer de la faire disparaître en l'enfermant dans le mourant. Nouvelle catégorie de citoyen, le mourant n'est ni vraiment malade, ni vraiment vivant. Nous espérons assigner la mort à résidence dans le mourant en lui prodiguant des soins palliatifs, ou en lui administrant la potion qui transforme le mourant en euthanasié. Dès lors, la mort devient avant tout l'affaire du mourant. En mettant toute la mort en l'autre, nous achevons le mouvement de l'individualisation de la mort et considérons que le mourant nous délivre provisoirement de notre finitude et de notre douleur d'exister. Ainsi, le mourant est considéré comme une victime de la mort et non plus comme un sujet soumis à sa condition de mortel. Condition qu'il partage pourtant avec le reste de l'humanité.

Les acteurs des soins palliatifs estiment que le mourant est un vivant jusqu'au bout. Les partisans de l'euthanasie considèrent, en revanche, que le mourant est déjà mort – dans sa dignité, dans son regard, etc... Dans cette confusion de l'avant et de l'après, on demande au mourant d'incarner ici-bas ce que nous lui devons de rites, de fictions, etc...

Certains considèrent les soins palliatifs comme notre nouveau rituel de mort. Mais le fait de voir dans l'accompagnement du mourant un nouveau rite de mort revient à accroître le statut de fantôme du mourant. En outre, n'est-ce pas demander au mourant un héroïsme inhumain en le laissant seul face à sa finitude. Alors que la scène de la mort est, par excellence, la scène de la transmission de l'humanité entre ceux qui partent, ceux qui restent et ceux qui vont arriver. Elle nous confronte à ce que Freud appelait l'identification primordiale. A propos de la naissance, Géraldine Cerf de Dudzele explique que « la mère prend soin de l'enfant en tant que petit homme ». L'enfant est ici

le représentant de l'humanité. Celle-ci ne se donne plus seulement dans l'universel du tout, mais à chaque naissance et à chaque mort. L'humanité en chaque être nous renvoie à notre commune et ineffaçable exposition à la détresse et à la finitude.

La réalité de la mort a disparu avec sa mise en science. Le dramaturge anglais Edward Bond a écrit « l'abstraction, c'est Auschwitz ». Ceci nous ramène aux massacres de masse industriellement organisés. La science a rendu possible cette abstraction, qui a été parfois commise en son nom. Ainsi plus de 85 % des médecins allemands ont adhéré au parti nazi.

Le mourant serait donc devenu un fantôme. L'invention du mourant semble constituer un retour de tous les morts de masse dont le deuil nous reste impossible. Elle s'apparente à une tentative collective d'expulser sur cette nouvelle figure la honte liée à la mort de masse organisée lors de la première et de la seconde guerre mondiale, à cette destruction de l'humain rationnellement et scientifiquement organisée. Ceux qui vont mourir sont mis à une place d'exception car, comme les morts de masse, ils sont l'incarnation d'une objection radicale à la négation des forces de mort omniprésente dans nos sociétés modernes. Ces mourants signifient une finitude et une vulnérabilité que nous ne savons plus nous représenter en commun.

En conclusion, j'évoquerai une possible alternative qui prend en compte la vulnérabilité commune. Les *care studies* (éthique du prendre soin) aux États-Unis et au Canada accordent une place fondamentale à la dépendance et à la fragilité humaine en retissant un lien avec la finitude et la mort. Dans *Esprit*, Frédéric Worms écrit : « Le prendre soin nous place d'emblée devant les deux grandes sources de l'asymétrie qui travaillent contradictoirement le sujet moderne et démocratique : la vulnérabilité et le pouvoir. » Dans *Respect : de la dignité de l'homme dans un monde d'inégalités*, le sociologue anglo-saxon Richard Sennett écrit : « La dignité de la dépendance n'est jamais apparue au libéralisme comme un projet politique viable. »

Tout ceci devrait nous inviter à ne pas faire du mourant un fantôme nous permettant d'exorciser la mort, mais plutôt à le mettre à sa place en nous rappelant notre vulnérabilité commune, notre finitude et à envisager une issue à l'impasse du montage actuel de la mort. En outre, le passage par la vulnérabilité du mourant constituerait un retour nécessaire pour donner une sépulture à tous les morts de masse qui sont restés des fantômes et pour honorer le devoir de mémoire.

Table ronde

Le Député-Maire de Menton

L'être humain, lorsqu'il s'approche de l'état de mourant, semble devenir un simple organisme. Or, en d'autres temps, il était aussi une âme.

Patrick BAUDRY

A force de produire du savoir à l'endroit de la mort, nous l'avons socialement perdue. Au cours des décennies passées, nous avons eu tendance à incarner la mort dans le mourant. Cette démarche inquiétante me fait penser aux médecins nazis qui cherchaient à saisir le moment de la mort, comme si la mise en image de la mort constituait un progrès. Or celle-ci dérange fondamentalement le savoir puisqu'elle se situe du côté du mystère, du côté de ce qui provoque la culture.

Damien LE GUAY

L'évolution de nos mentalités conduit à la suppression, lors d'un décès, de tous les stigmates liés à la souffrance et la mort. Dès lors, le cadavre est maquillé et le corps, lui, disparaît. Maquillage et crémation sont les deux destins du cadavre. La dimension sacrée du corps tend à disparaître. La « viande » n'ayant plus de principe spirituel, chacun cherche à s'en débarrasser au plus vite.

Le Député-Maire de Menton

On en arrive à mettre les crématoriums aux mêmes endroits que les déchetteries.

Robert William HIGGINS

A propos du nazisme, Pierre Legendre a parlé d'une conception bouchère de la filiation. On considère le corps comme de la viande et on résorbe dans ce visible des notions comme la filiation, le lien entre les générations, etc... Au nom de conceptions scientifiques erronées, on a pu fonder ce qui faisait la spécificité humaine sur quelque chose relevant de l'observable. D'une manière générale, j'estime que le matérialisme contemporain croit dans une espèce d'idéalité scientifique et ne respecte pas vraiment le corps. En revanche, il n'en va pas de même pour les *care studies* qui prêtent une attention très concrète à la relation entre le soignant et le souffrant, qui est étrangère au modèle biologisant qui méprise le corps.

Patrick BAUDRY

Il faudrait que nous évitions le choix pervers entre accepter la modernité – et sa nouvelle donne concernant l'individu, la technique, la production du lien social – et la refuser par nostalgie. On peut penser que la lutte contre la modernité suppose que l'on soit fondamentalement conservateur. Dans l'approche du malade mourant, on doit composer avec la technique, toute-puissante selon certains, puisqu'elle s'immisce dans les relations interindividuelles. Celle-ci nous oblige à repenser

la place de l'homme dans sa relation à l'autre. Nos propos ne se voulaient pas anti-techniciens. Pour résister humainement à la technique toute-puissante, il faut savoir donner les clés de la porte de sortie à celui qui n'en peut plus et respecter sa liberté de s'en aller.

Certains sociologues semblent avoir oublié les bases de leur propre discipline en nous présentant la modernité comme une société d'individus. En outre, on nous fait croire que ces individus seraient autonomes. Pour ma part, j'aurais tendance à penser qu'il y a un devoir social d'autonomie.

Robert William HIGGINS

Je sais que nos discours pourraient être perçus comme étant réactionnaires. Il ne faut toutefois pas faire de confusion : il n'est pas question de revenir en arrière mais, par rapport à certaines fonctions plus ou moins niées par telle ou telle formation sociale, il est important de s'intéresser au passé et refaire une place à un certain nombre de choses que nous semblons ne plus voir. Je n'ai, pour ma part, absolument rien contre la technique, ni la science, mais je suis contre son discours hégémonique.

L'individu autonome n'existe pas. L'individualisme est une prescription sociale, car le climat sociétal peut persuader certains d'être des héros solitaires. Il est vrai que la notion de singularité est très intéressante, si elle n'est pas abordée par l'abstraction des principes, mais dans un certain concret de la situation. Richard Sennett définit l'autonomie par le fait qu'en face de quelqu'un, on puisse dire : « J'admets que je ne puis vous comprendre. » Il ne s'agit pas d'être passéiste, mais de mieux comprendre les phénomènes émergents.

Damien LE GUAY

Il convient de distinguer trois niveaux de réflexion. Le premier est celui du religieux et de la laïcité. Michel Onfray estime que nous devrions aller jusqu'au bout de la logique individualiste, pour arracher tous les éléments qui – de manière consciente ou inconsciente – s'attachent à l'ancien mode de vie social, c'est-à-dire le christianisme. Ainsi, il considère que les soins palliatifs constituent une transposition moderne de la charité et la solidarité chrétiennes. Dans ce cadre, il faudrait définir la part du religieux que nous pouvons accepter. Pourquoi ne peut-on pas en Europe accepter notre héritage judéo-chrétien ? Aujourd'hui nous vivons sans héritage. Il faudrait donc reconnaître l'héritage qui a façonné la démocratie et la modernité.

Par ailleurs, Tocqueville a expliqué que la démocratie était l'égalité. Or celle-ci n'arrive plus à reconnaître les différences de statuts, de personnes etc... Un juste équilibre entre l'aristocratie – relation que l'on peut, par exemple, retrouver entre un élève et son professeur – et le principe d'égalité représente une réelle difficulté. De son côté Luc Ferry estime que la modernité se confond avec l'autonomie, dans le sens où celle-ci s'inscrit dans le modèle juridique du contrat – et non de l'alliance – et donc de l'engagement et de la responsabilité.

Quant à M. Baudry, je me demande avec une gentille ironie s'il est bien sociologue. En effet, l'absence de jugement de valeur et la neutralité axiologique prévalent en sociologie. M. Baudry s'est interrogé sur l'inventivité de la ritualisation, qui est sans doute une invention sociologique. Lorsqu'il a insisté sur la fragilisation du cadre et la responsabilité pour autrui, je me suis demandé si M. Baudry ne sortait pas de sa fonction sociologique. Mais je crois avoir compris qu'il a pris une

certaine distance vis-à-vis des sociologues qui poussent à la question de la ritualisation au détriment du rituel et à la question de l'absence de responsabilité.

Robert William HIGGINS

Les instances européennes n'ont pas voulu reconnaître l'héritage chrétien. Toutefois, je pense que cela n'aurait rien changé si elles l'avaient fait. Ainsi, je ne pense pas que la reconnaissance de notre héritage chrétien nous aurait redonné accès à l'héritage dont nous nous sommes coupés.

Vous me demandez si la psyché est moderne. En réponse, je dirais que ce n'est pas par hasard que la psychanalyse a été inventée en plein positivisme naissant par Freud.

S'agissant de Michel Onfray, j'estime que son travail ne mérite pas un iota d'intérêt. La religion chrétienne n'est pas réductible à de l'historique. Ainsi ce trésor d'humanité que les églises connaissent ne peut pas être balayé d'un revers de la main. La manière avec laquelle M. Onfray pose la problématique est le symptôme de la situation dans laquelle nous sommes et dont la solution ne saurait se limiter à un vote à Bruxelles.

Patrick BAUDRY

Il n'est pas nécessaire d'être religieux pour reconnaître la place de la religion. Si les religions ont une place fondamentale dans la culture, c'est parce qu'elles ont quelque chose à dire sur l'origine de l'individu. Pour illustrer la question de l'origine qui nous est étrangère, je raconterai cette histoire juive. Deux juifs se demandant pourquoi porter la kipa s'en vont interroger un rabbin. Celui-ci leur cite alors la Bible : « Et Moïse entra dans la grotte ». Etonnés, les deux juifs constatent qu'il n'est pas précisé qu'il faut porter la kipa. Et le rabbin leur répond : « Et vous pensez que Moïse est entré dans la grotte sans la kipa ! ». Ainsi nous devons comprendre que nous n'en saurons pas plus sur l'origine et que notre place est ailleurs.

Vous m'avez demandé si j'étais sociologue. Je vous répondrai par l'affirmative, comme l'attestent mes diplômes. Votre question est en débat entre sociologues, toute discipline étant traversée par des interrogations. Il fut un temps où l'on parlait de neutralité axiologique. Mais aujourd'hui d'aucuns estiment que ce principe énoncé par Weber devrait être revisité. En effet, il ne faut pas confondre une attitude qui se veut rigoureuse où l'on rassemble des phénomènes et propose des modèles de lecture, et l'illusion de faire parler la science elle-même. Pour diverses raisons, je défends l'idée que nous devons absolument nous battre contre le scientisme, c'est-à-dire contre du faire science qui n'en est pas. L'objectivité ne suppose nullement d'éliminer la subjectivité qui est nécessaire aux sociologues pour élaborer un regard. Nous devons plutôt reconnaître que l'universitaire a une véritable responsabilité dans sa discipline. Un jour, Danielle Cohen-Lévinas m'a dit : « nous ne pouvons pas dire n'importe quoi, car les gens nous croient. »

A une époque, Bourdieu était très opposé à l'idée du constat, car il savait parfaitement qu'un sociologue construit un regard, se positionne, etc... Bizarrement, les sociologues sont souvent happés par les médias, en veillant à ne pas leur déplaire ; ils devraient plutôt dire clairement comment va la société et telle qu'elle croit être.

Débat avec la salle

De la salle

Je suis prêtre et j'ai organisé des enterrements pendant 50 ans. Fréquentez-vous souvent des morts et des familles en deuil ?

Patrick BAUDRY

Oui. Pour écrire *La place des morts*, j'ai rencontré des professionnels, des associations qui accompagnent les familles en deuil et des personnes victimes d'un deuil.

De la salle

J'ai trouvé que le constat dressé par les trois intervenants était quelque peu sinistre. Certes, les gens âgés finissent généralement leur vie dans les maisons de retraite, et lorsqu'ils meurent, on se presse d'expédier leur « viande ». Si la mort était autrefois perçue de manière très conventionnelle, les familles que je rencontre aujourd'hui pour préparer les funérailles sont vraiment touchées par le mystère de la mort. En outre, elles veulent que la célébration corresponde à la mémoire du mort, en choisissant notamment des textes. Ces évolutions me paraissent très intéressantes et ne m'invitent nullement au pessimisme. A Menton, nous organisons 300 à 400 enterrements par an.

Robert William HIGGINS

Je ne crois absolument pas que la personnalisation des funérailles permette de rappeler la dimension humaine des défunts. Pour preuve, les proches ont beaucoup de mal à en faire le deuil. Les gens sont peut-être touchés par le mystère de la mort, mais je me demande si la personnalisation des funérailles ne permet pas uniquement de les dédouaner en organisant une ritualité à la carte.

Damien LE GUAY

Votre question initiale m'a un peu choqué, car lorsque je me suis marié religieusement, je n'ai pas interrogé le prêtre sur son expérience du couple. Mon point de vue est celui d'un philosophe. Par ailleurs, il me semble que le rituel prend en charge la douleur de l'extérieur. En effet, il permet de soulager les proches qui, en n'ayant pas à organiser la cérémonie, peuvent être dans l'émotion du deuil. Un juste équilibre doit être trouvé entre le rituel collectif, qui prévalait il y a 50 ans, et l'actuelle personnalisation des funérailles. Pourquoi ? Pour réguler au mieux la violence ressentie. La gestion de la violence éprouvée au moment du deuil passe par des rites qui sont proposés. Quand une famille s'approprie ces rites, elle est en partie « déchargée » de sa douleur. Je défends l'idée selon laquelle le rite est de l'ordre du « pilotage automatique ». Il nous aide à traverser les turbulences de mémoire et les trous d'air affectifs.

De la salle

L'église ayant une liturgie, nous sommes souvent amenés à moduler les souhaits d'expression des sentiments formulés par les familles endeuillées. Je suis conscient de ne pas tout savoir. Je me situe davantage comme un praticien que comme un philosophe ou un sociologue.

De la salle

Dans *Le Petit Prince*, Antoine de Saint-Exupéry écrivait à propos de la mort : « Ne pleurez pas, je vais me débarrasser de mon enveloppe charnelle qui me gêne, qui m'alourdit et je vais repartir vivre heureux dans ma planète. » Ne croyez-vous pas que mourir, c'est aussi laisser des choses bien autour de soi ?

Patrick BAUDRY

L'enjeu est de séparer la mort de la vie. Sinon, il y a un risque d'avoir une confusion qui peut être dangereuse. On ne peut pas se contenter de dire qu'on est tranquille parce que les mondes sont séparés. Certains morts sont plus embêtants que d'autres. Le discours rationaliste suppose qu'une fois la mort venue, on tourne la page. Or le livre s'écrit de manière infinie, puisque le mort se rappelle de mille façons. Nous restons inquiétés par le monde des morts que nous racontons – souvent par bribes – à nos enfants. Ainsi nous pouvons tisser des choses essentielles. Nous construisons un rapport aux morts, qui ne sont pas simplement des disparus.

De la salle

Je suis membre de Exit, qui existe en Hollande et en Suisse, mais pas en France. Les Français ne semblent pas prêts à laisser leurs proches partir dans la dignité en évitant l'acharnement thérapeutique.

Robert William HIGGINS

Je ne vous répondrai pas, car votre intervention constitue de la simple propagande.

Patrick BAUDRY

Vous dites que les Français ne sont pas prêts, mais une loi autorisant l'euthanasie sortira sans doute un jour. Toutefois, j'estime qu'elle n'arrangera rien, car on ne se débarrasse pas de la mort avec une loi.

Damien LE GUAY

Il faut toujours inscrire la violence de la vie dans des récits qui permettent de donner de la cohérence à ce qui nous arrive. Ainsi Paul Ricœur disait que nous étions des « identités narratives ». Mettre en forme du récit nous est naturel et indispensable. A propos du *Petit Prince*, deux choses me frappent. Il faudrait savoir si la mise en image douce de la mort permet réellement

d'évacuer la lourdeur de la situation et la difficulté de sa gestion. On peut considérer que le corps n'est rien comparé à l'âme qui est tout ou que nous sommes dans une âme charnelle. Dans la croyance chrétienne, le corps n'est pas un déchet, mais une matière historique, une mémoire incarnée qui doit être respectée. La perte du respect du corps lui fait perdre son principe spirituel.

Le Député-Maire de Menton

Je considère que nous sommes des sociétés barbares qui se sentent obligées de recourir à la loi pour régler des problèmes qui relèvent le plus souvent de la capacité à vivre ensemble. Je ne crois pas que la loi soit une réponse à tout. Instrument sommaire, la loi ne doit intervenir que lorsque les êtres ont perdu l'habitude de se comporter de façon civilisée. S'agissant de la liberté du choix du moment de mourir, il me semble que cela devrait se passer dans le respect de la volonté des mourants et de leur famille.

De la salle

La mort est de plus en plus individualiste. Les soins palliatifs permettent d'apporter un peu plus d'humanité à la mort et donc à la vie en général. Lorsque la mort était sous l'emprise du religieux, on accordait davantage de place aux morts. Aujourd'hui, on peut accorder davantage de place aux mourants. Par ailleurs, je souhaiterais connaître la position précise de M. Higgins vis-à-vis des soins palliatifs.

Robert William HIGGINS

Les soins palliatifs sont intéressants, mais ils sont embarqués sur une autoroute de pensée qui conduit à faire porter toute la mort sur les mourants. Les soins palliatifs sont utiles, mais j'y travaille avec un regard critique. Il ne faut pas oublier qu'ils consistent à hospitaliser la mort, à ségréguer la mort, etc ... Le fait qu'ils soient quasi-exclusivement réservés aux cancéreux me paraît curieux, par ailleurs.

A propos de la loi, je constate que la désignation d'une personne de confiance revient à ruiner la confiance courante que l'on peut avoir envers son médecin, sa famille, etc... au profit d'une définition purement contractuelle de la confiance qui correspond à une évolution des sociétés libérales. En précisant les choses, une loi peut nuire aux équilibres existants d'une société.

Damien LE GUAY

Je reconnais et salue le travail extraordinaire qui est fait dans le domaine des soins palliatifs. Toutefois, je me suis toujours demandé qui devait prendre en charge les derniers instants de la vie. Ces derniers instants peuvent être l'occasion de transmettre une mémoire familiale, de demander pardon, de partager un récit, etc... Ce partage ne peut se faire que dans le cadre de la famille ou du couple. Ainsi, sans jamais perdre espoir, les derniers instants offrent toujours l'ultime capacité à pouvoir se réconcilier, à mettre des mots sur des douleurs enfouies, etc... Les soins palliatifs permettront peut-être de rééquilibrer les problèmes d'euthanasie qui constituent souvent une réponse désespérée à une prise en charge qui ne se fait pas. N'oublions jamais que la mort reste une

histoire de famille. Allons jusqu'au bout, ne faudrait-il pas, dans certaines situations d'abandon, créer un délit de non assistance familiale à personne en situation de détresse et de mort.

De la salle

Avant d'être un mourant, une personne est d'abord souffrante physiologiquement. Dans bien des pays, comme l'Angleterre, des efforts sont faits pour aider le patient à moins souffrir. Je félicite la science médicale pour ses efforts visant à réduire la souffrance. L'homme est un souffrant psychologique ; son entourage l'est également.

Patrick BAUDRY

Il convient de distinguer la douleur de la souffrance. Supprimer la douleur est souhaitable, pour laisser place à la souffrance, qu'il ne faut pas chercher à éliminer car cela reviendrait alors à supprimer une part de l'homme.

De la salle

Quelle est votre croyance sur la mort ?

Robert William HIGGINS

La vraie question n'est pas « croyez-vous en Dieu ? », mais « en quoi croyez-vous ? ». Par ailleurs, nous croyons, de fait, toute la journée à de nombreuses fictions partagées : la République, la France, etc... D'une manière générale, j'estime qu'on ne doit pas jouer avec les croyances des gens.

De la salle

Des vivants ont vécu la mort de près. Que pensez-vous de ces expériences de mort rapprochée ?

Robert William HIGGINS

Le réalisme crypto-scientifique de ces récits me gêne, car les personnes qui font des *Near Death Experience* (NDE) en reviennent toujours avec un message. J'avoue que tous ces discours présentés de façon scientifique m'invitent à être critique.

Patrick BAUDRY

On peut respecter les témoignages de NDE. Je suis, en revanche, plus dubitatif sur l'usage que l'on en fait. Il me paraît inquiétant que la mort puisse constituer une frontière que l'on peut traverser dans les deux sens. Nous devons en effet préserver la mort comme limite fondatrice, qui détermine notre rapport à l'existence. Si la mort n'était qu'une frontière, nous risquerions d'entrer dans le registre de la confusion. En outre, il faut préserver la mort comme ce qui nous rapporte

radicalement à l'inconnu. Si le monde n'était fait que du visible, il ne serait plus celui qu'il est. Notre rapport à l'invisible est aussi notre rapport à l'altérité.

De la salle

La mort est inhérente à la vie. En vivant avec l'idée de la mort, nous vivrions vraiment l'instant présent en évitant les choses futiles. Par ailleurs, je me demande s'il ne faudrait pas souhaiter la mort de l'ego.

Damien LE GUAY

Penser à la mort peut paraître pénible et déprimant, mais c'est ainsi que j'ai choisi d'analyser notre société. En ce qui me concerne, la pensée de la mort reste ambivalente. Elle permet aussi de mieux goûter toutes les choses de l'existence et d'apprécier ici et maintenant la beauté des choses.

Le Député-Maire de Menton

Je remercie nos brillants conférenciers.

La cité des hommes

« *La France traverse-t-elle une crise d'identité?* »

Qu'est-ce que l'identité ?

Jacques JULLIARD

**Directeur délégué de la rédaction et chroniqueur au Nouvel Observateur,
Chroniqueur à LCI**

I. Quelle définition de l'identité ?

Parler d'identité n'est pas aussi simple qu'il n'y paraît. L'idée de devoir prouver son identité est récente. Par exemple, par le passé, une carte de visite suffisait pour faire le tour de toute l'Europe. Il nous faut réfléchir à l'évolution de ce concept. En effet, quand un mot prend un grand nombre de sens différents, comme c'est le cas ici, c'est le signe d'une « crise » non seulement de la notion, mais aussi du mot lui-même.

De son côté, *Le Petit Robert* définit l'identité culturelle comme l'ensemble des traits qui sont propres à un groupe ethnique, éventuellement à une nation : la langue, la religion, l'art, etc... Pour aller vers une définition plus politique, je crois qu'il convient d'ajouter à ces critères l'histoire, les mœurs et les institutions.

C'est Ernest Renan qui a défini le premier la notion d'identité nationale dans une conférence célèbre : « *Qu'est-ce qu'une nation ?* ». De lui, nous retenons généralement qu'il a défini cette nation comme un « *plébiscite permanent* ». Cette définition de la nation est volontariste, je dirais même révolutionnaire. Malheureusement, nous oublions généralement la deuxième partie de cette définition. Renan précise que celle-ci s'écarte des définitions basées sur les racines, je n'ose pas dire raciales. Appartenir à une nation, c'est peut-être avoir accompli de grandes choses ensemble, mais c'est aussi avoir la même histoire, les mêmes références, les mêmes grands hommes.

La définition de l'identité comporte deux composantes. La première tient à cette volonté révolutionnaire, inspirée par le suffrage universel, d'accomplir quelque chose ensemble. La seconde renvoie à la question des origines : c'est le passé qui a modelé notre présent. Dès lors, il faut se poser la question : traversons-nous une crise identitaire ?

II. La France traverse-t-elle une crise identitaire ?

A cette question, je réponds par l'affirmative. C'est pour moi une évidence.

1. Quelques événements révélateurs

En 1995, la France a connu un mouvement de grève comme elle n'en avait plus connus depuis 1968. Cependant, ce mouvement était terriblement défensif. Il s'agissait purement et simplement de conserver un certain nombre d'acquis (sécurité sociale, régimes spéciaux de retraites). Quelques semaines plus tard, François Mitterrand est mort. En rapprochant ces deux événements, j'ai eu le sentiment qu'une certaine idée de la France était morte avec lui et que cette grande grève était également un grand enterrement. Du reste, en retrouvant le pouvoir, la gauche n'est pas revenue sur la politique menée par Alain Juppé.

Puis vient l'élection de 2002. La surprise suscitée par ce scrutin n'a pas tant été la deuxième place du candidat du Front National que l'absence de la gauche au second tour. En effet, Jean-Marie Le Pen n'a gagné que deux points par rapport à l'élection précédente. C'est en même temps peu et beaucoup. En revanche, le fait qu'un homme qui avait donné l'impression d'avoir bien gouverné le pays, et qui ne rencontrait pas d'opposition dans son parti ait été battu représente un réel problème. Je crois que les électeurs n'ont pas voté oui à Le Pen mais plutôt non à autre chose. C'est ce que Lionel Jospin n'a pas compris lors de son récent « tour de piste ». En réalité, les raisons de son échec dépassent de loin sa personne.

Ensuite, et c'est peut-être l'événement le plus important pour le sujet qui nous intéresse, vient le « non » lors du référendum sur le projet de constitution européenne. Ce vote est allé à l'encontre de l'avis de la plupart des élites françaises. Cependant, je ne suis pas sûr qu'il s'agissait d'un non à l'Europe. A mon sens, ce vote témoignait plutôt du refus d'une certaine vision de la politique et du rapport des élites au peuple. Ainsi, cet événement posait clairement le problème de l'identité française.

Enfin, à l'automne dernier, sont intervenues les émeutes dans les banlieues. Il est incontestable que ces événements traduisaient un dysfonctionnement du système français.

2. Des repères qui s'estompent

Parmi les composantes de l'identité, j'ai cité l'histoire. Or l'histoire de France ne constitue plus guère aujourd'hui un facteur constitutif de l'identité nationale. Au contraire ! Le Gouvernement célèbre Trafalgar en oubliant Austerlitz.... Entrer dans cette forme de repentance, c'est faire bien peu de cas de l'identité nationale. Par ailleurs, ce que je dis de l'histoire vaut aussi pour les institutions, que ce soit l'Eglise, l'école, le service militaire ou les partis politiques. Aujourd'hui, ces institutions n'osent plus constituer et diffuser une culture commune.

J'ajouterai une remarque sur la langue. Le français reste la langue parlée par la majorité de nos concitoyens. Cependant, nous avons dû nous résoudre à mentionner ce point dans la Constitution. Cela aurait été inimaginable par le passé ! Sans être un puriste, il faut bien reconnaître que la langue française part un peu en charpie face à l'anglais, au parler des banlieues ou aux SMS.

3. Quel est le principe identitaire fondamental en France ?

En Allemagne, par exemple, la langue constitue ce principe. En Angleterre, le dernier rempart de l'unité nationale n'est autre que la monarchie. Aux Etats-Unis, au-delà d'une diversité inouïe, le

principe fondamental de l'identité est la Constitution. En France, c'est l'Etat qui est constitutif de la nation française.

La France est le pays où l'Etat a créé la nation alors qu'ailleurs, c'est souvent l'inverse. Quoi qu'il en soit, je crois que les Français sont capables de se réformer. Cependant, si on touche à l'Etat, ce sont tous les Français qui résistent car ils se sentent attaqués dans leur identité même.

III. Conclusion

La responsabilité des politiques est aujourd'hui énorme. A l'heure actuelle, les Français recherchent une personnalité unificatrice. N'oublions pas à cet égard que le Président de la République est avant tout une incarnation de la nation. Sa personnalité est donc très importante quoi qu'on en dise. Par exemple, le simple fait que cette personne ne soit pas désagréable au regard n'est pas négligeable. La capacité du Général De Gaulle à rassembler tous les Français fait aujourd'hui l'objet d'une terrible nostalgie, à juste titre. Je crois que les Français comprennent les évolutions actuelles. A tort ou à raison, je pense que les candidats aux élections sont maintenant sélectionnés autant en fonction de leur capacité à représenter notre pays qu'en fonction de leur capacité à le gouverner.

Tout cela pose la question du modèle à définir. Il est évident que notre République, qui a été fondée dans l'unité, souffre aujourd'hui d'une tendance à la communautarisation. Cette tendance est aggravée par le fait qu'un cinquième des Français ne peut plus lire une phrase simple, qui n'est d'ailleurs plus imprimée nulle part. Je crois donc qu'encourager la communautarisation est contraire au génie national.

Nous devons nous demander comment nous pouvons concilier ces défis de la modernité avec une certaine idée de la France à laquelle nous sommes tous attachés. Merci.

La France face au changement

Bruno PALIER

Chargé de recherches du CNRS au CEVIPOF

Depuis quelques années, la France semble incapable de changer, de s'adapter. On rejoint là le thème de la France qui tombe. Depuis 25 ans les Français ont toujours dit « non », que ce soit aux gouvernements ou à la constitution européenne. Je crois que si les Français sont mécontents aujourd'hui, ce n'est pas au motif que la France a changé mais en raison des modalités de ce changement.

I. La France a changé en profondeur

Si on compare la France des années 1960 et celle d'aujourd'hui, il est évident que le changement est profond. La France de De Gaulle avait ses champions nationaux prêts à conquérir de nouveaux marchés ; elle s'appuyait sur un commissariat au Plan et modernisait son agriculture. Cette France n'existe pratiquement plus aujourd'hui. Il est donc faux d'affirmer que notre pays n'a pas évolué.

D'un point de vue économique, c'est la fin du dirigisme d'Etat. L'Etat a libéralisé les marchés financiers, conduit des restructurations industrielles et des privatisations. On a donc assisté à une conversion au marché et à une véritable ouverture. Aujourd'hui, 41 % des capitaux des entreprises du CAC 40 appartiennent à des groupes étrangers. C'est deux fois plus qu'en Allemagne. Dans l'entreprise même, les conditions de travail ont considérablement évolué. Les négociations de branche ont laissé place aux négociations en entreprise, la flexibilité est apparue à tous les niveaux et les syndicats ont perdu beaucoup de leur influence.

De même, les changements sont profonds dans ce qui a constitué les piliers de la cohésion sociale. Le premier de ces piliers est le contrat entre les générations. La mise en place de la sécurité sociale a affirmé ce lien. Il s'agissait de faire en sorte que les jeunes actifs prennent en charge les personnes âgées qui étaient plus pauvres et plus fragiles. Cet objectif a été atteint. Cependant, trente ans plus tard, ce sont les jeunes, les mères célibataires et les chômeurs qui sont en difficulté. Or nous ne parvenons pas à reconstruire un nouveau contrat social pour aider ceux qui sont le plus en difficulté. La solidarité existe toutefois au sein de la famille. A présent, ce sont les grands-parents qui aident leurs petits enfants, mais nous n'arrivons pas à reproduire ce schéma à l'échelle nationale. Que ce soit pour la retraite ou la santé, il faut dorénavant compter sur une part de capitaux privés pour assurer son avenir.

Un autre de ces piliers est incarné par l'école. Elle a également profondément changé. Petit à petit, nous voyons intervenir des délégations de décision. Je vous renvoie à l'affaire du voile ou aux projets d'établissement. Dans les deux cas, la décision a été déléguée. Le projet national qui serait construit autour de valeurs nationales de l'éducation est de moins en moins visible. Le corollaire de cette situation est la mise en concurrence des établissements. Ce constat nous renvoie à l'évolution de l'idée d'égalité. Peu à peu, des politiques de discrimination positive se sont mises en place. Elles ne l'ont pas été de manière explicite mais sont apparues au travers des politiques de la ville dont certains critères prennent en compte la proportion de population d'origine étrangère dans les quartiers. Là encore, les pratiques de la République ont changé sans que cela ne soit dit clairement.

Le dernier point de changement concerne la répartition des pouvoirs. D'un Etat central, guide et incarnation de la nation, nous sommes passés à un Etat décentralisé où les niveaux de pouvoir se sont multipliés. Les agglomérations de communes sont, par exemple, des centres majeurs de décision sans toutefois faire l'objet d'élections. Là aussi, le processus s'est accompagné d'une mise en concurrence. Les élus doivent se faire concurrence pour obtenir des fonds publics. Par ailleurs, le pouvoir de l'Etat s'est considérablement effrité avec la construction européenne. Vous le savez, 70 % des décisions qui sont votées au Parlement sont en fait prises à Bruxelles.

Vous le voyez, la France a considérablement changé au cours de ces 25 dernières années.

II. Les modalités du changement

Si on passe en revue l'ensemble de ces changements, il apparaît qu'aucun d'entre eux n'est délibéré. Ils n'ont pas été débattus et n'ont pas été choisis. La première raison à cela est que ces changements ont eu lieu par étapes. Prenons l'exemple de l'ouverture de la France au capitalisme.

La première étape de cette évolution a été l'ouverture des marchés au début des années 1980. La deuxième étape s'est mise en place avec les privatisations dans les années 1990. Cette étape a été menée de façon prudente avec la création des noyaux durs, c'est-à-dire des entreprises françaises possédant d'autres entreprises françaises. La troisième étape a vu les entreprises se reconcentrer sur leur cœur de métier. En effet, les champions nationaux créés par De Gaulle avaient la particularité de rassembler plusieurs activités sans lien les unes avec les autres. Or la valorisation boursière tolère mal ce mélange des genres. Suite à ce mouvement de reconcentration, les noyaux durs ont explosé, ce fut la quatrième étape. Vous le voyez, à aucun moment il n'a été délibérément décidé d'opérer un tel changement. Reste que ces étapes ont profondément transformé le capitalisme français.

La capitalisation pour les retraites est intervenue de la même façon. Au fil du temps, les fonctionnaires, les banques, les agriculteurs ont créé leur propre régime complémentaire. A l'époque, Laurent Fabius a mis en place le plan partenarial d'épargne volontaire qui n'est autre chose qu'un plan d'épargne retraite. Le gouvernement de Jean-Pierre Raffarin l'a d'ailleurs transformé en ce sens. Il devient alors de plus en plus explicite qu'il vaut mieux mettre de l'argent de côté pour se préparer une retraite décente. Ce plan a changé plusieurs fois de nom pour ne pas effrayer les Français. D'ailleurs, ce sont les banques qui vous ont écrit en janvier 2004 pour vous conseiller d'ouvrir un PERP. Ce n'est qu'à ce moment que le changement est apparu clairement. Vous le constatez : lorsque les choses changent, nous ne nous en rendons compte qu'après.

La deuxième particularité du changement, c'est qu'il ne fait l'objet d'aucun débat. En 1981, nous avons voté pour le changement, pour la mise en place d'un plan de relance keynésien. Un an et demi plus tard, nous avons eu la rigueur, signe de la conversion des socialistes à l'économie de marché. En 1995, nous avons voté contre la fracture sociale et, 6 mois plus tard, nous avons eu le plan Juppé. En fait, les Français n'ont jamais voté les réformes qu'ils ont connues. Il n'y a eu qu'une période où les politiques ont annoncé leurs projets. C'était dans les années 1980 avec « vivement demain ! ». Jacques Chirac et Alain Madelin annonçaient alors qu'ils voulaient introduire l'ultralibéralisme en France. Ils ont perdu les élections et ce fut la fin des explications.

Je crois que c'est là que le bât blesse. Les dirigeants pensent qu'il faut instaurer un changement mais ils sont convaincus que les Français ne le veulent pas. Ils agissent donc sans le dire, sans débattre. C'est d'ailleurs une particularité française. Si vous regardez ce qu'ont fait Margaret

Thatcher, Tony Blair ou Gerhard Schröder, ils ont toujours annoncé ce qu'ils allaient faire. Dans ces conditions, la déception des électeurs *a posteriori* n'alimente pas l'opposition, l'abstention ou le vote pour les extrêmes.

Le dernier point tient au fait que les changements n'ont pas été maîtrisés. L'Etat a impulsé le mouvement mais n'a pas su orienter les évolutions extérieures. Cela s'explique assez facilement. La privatisation ou la décentralisation consistent surtout à confier une part du pouvoir à des acteurs externes, d'où la difficulté de garder le contrôle. Malheureusement, les Français espèrent encore que l'Etat sera une sorte de grand timonier. Or avons-nous encore besoin d'un grand timonier, d'un grand homme ? Franchement, j'espère que non. Nous sommes adultes en tant que communauté et nous n'avons pas besoin d'un grand homme qui nous méprise. A cet égard, je vous rappelle que le Général De Gaulle pensait que les Français étaient des veaux.

III. Une crise profonde du politique

Les sondages montrent que les convictions profondes des Français sont caractérisées par trois caractéristiques : un libéralisme économique, un libéralisme moral et un besoin de sécurité illustré par un attachement fort à la protection sociale.

L'autre point qui caractérise l'opinion des Français renvoie à leur rejet profond de nos institutions et de nos représentants politique. Je vous le rappelle, un tiers des électeurs ne se déplacent pas pour voter, un tiers vote contre le gouvernement et seulement un tiers pour lui. Environ 70 % des Français pensent que les gouvernants ne tiennent pas compte de leurs revendications. Ce chiffre n'est guère surprenant dans la mesure où les décisions sont prises au nom de l'Union Européenne, de la contrainte budgétaire et non pas en tant que projet partagé. La distinction entre la gauche et la droite ne semble plus avoir grand sens pour les Français. 40 % d'entre eux refusent en effet de se situer par rapport à ce clivage. De même, 60 % d'entre eux jugent que cette distinction n'est plus valable pour différencier les gouvernements.

Les Français sont pessimistes car ils se vivent victimes des changements et non pas acteurs de ces derniers. En réalité, quand on examine ce que font et pensent les Français on s'aperçoit qu'ils sont souvent les acteurs du présent et de l'avenir.

Le pessimisme, un facteur de crise

Alain-Gérard SLAMA

Professeur d'histoire des idées politiques à l'IEP de Paris

Membre du Comité Editorial du Figaro

Chroniqueur au Figaro Magazine et à France Culture

Notre société a connu de tels changements qu'une majorité de Français a été amenée à penser que le modèle français ne fonctionnait plus. A mon avis, c'est cette analyse qui est à l'origine de la crise que nous traversons.

I. Les critères objectifs du changement

Au-delà de la mondialisation et du marché, je crois qu'il existe un autre facteur d'évolution beaucoup plus important qui n'est pas toujours pris en compte. Il s'agit de la généralisation d'un modèle juridique totalement différent du nôtre.

La France est un Etat à la recherche d'une nation alors que nos voisins sont des nations à la recherche d'un Etat. Pour ces derniers, la décentralisation n'est en rien un facteur de déstabilisation car elle ne remet pas en cause la référence à la nation dans son ensemble. Il en va tout autrement pour la France. Le processus de décentralisation, assez largement engagé avec le choix européen, a soulevé de larges problèmes d'identification nationale. Il me semble que le statut du droit, la relation entre l'Etat et la société ont été fortement perturbés par la construction de l'Union Européenne. Cela est d'autant plus curieux que l'Union Européenne a été construite assez largement à partir de modèles français. Je ne suis pas anti-européen mais nous aurions tort de négliger ce phénomène dans la construction et la perception de la République de la seconde moitié du XXème siècle.

Un autre phénomène me semble fondamental, c'est celui de 1989. Rappelez-vous, cela devait être une grande célébration de la nation. A l'époque, Jacques Julliard promettait que cela ne serait pas si simple. Il avait raison. Au lieu d'une reconsécration des piliers de la République, nous avons assisté à leur remise en cause. L'effondrement du bloc soviétique a été interprété comme l'échec de la prétention démiurgique de bâtir un ordre social intégralement basé sur la raison. Dès lors, cette raison a été remise en cause, tout comme la rationalité et l'universalisme européen. Nous avons alors assisté à un retournement incroyable. Nous en sommes revenus au débat qui opposait Barrès à Gide, la thématique des racines face à celle de la raison.

Pour moi, s'il existe une définition de l'entité française, c'est précisément dans cette référence au contrat républicain dont Renan disait qu'il était un plébiscite de tous les jours. Il s'agit en fait d'une volonté de vivre ensemble. Quand on parle de volonté, on peut introduire la passion et les affects. L'idée qu'il existe une sorte d'accord par lequel on élimine autant que possible les passions qui divisent a été fondamentale. Elle a également imprégné l'idée laïque qui visait à contenir le religieux dans l'espace privé et à faire en sorte que le débat public soit gouverné par la raison.

II. Les conditions de la réforme

Ce modèle n'est pas hermétique à l'idée de transformation de la société. Il convient toutefois de ne pas raisonner en termes de groupes opposés, qu'il s'agisse de groupes religieux ou autres. Il ne faut pas le nier : nous avons un problème avec une petite partie de l'islam en France. Je ne veux pas dire que l'islam est incompatible avec la République, ce serait une « énormité ». La doctrine républicaine rassemble toutes les composantes nécessaires à l'intégration. Il ne faut donc pas concevoir un groupe en opposition à un autre, tout comme on ne saurait opposer jeunes et vieux. En effet, le concept clef, c'est la solidarité.

L'idée qui a présidé à la création de la Sécurité sociale ne consistait pas à faire payer les jeunes pour les vieux mais visait à instituer un système où chaque génération paierait pour les anciens. C'est une approche tout à fait différente. L'élément fondamental dans une société de réseau est que les acteurs rationnels sont aussi responsables. Dans ces conditions, pour régler le problème de l'Etat providence, il ne faut surtout pas commencer par se dégager de toute responsabilité. A mon sens, c'est l'erreur d'interprétation qui consiste à dire que tout est perdu qui est la plus dangereuse *a fortiori* lorsqu'elle est véhiculée par les décideurs.

Le fait est que la France a toujours fonctionné ainsi. Nous n'avons jamais cessé de nous référer à des modèles étrangers. C'est pour cette raison que les conflits extérieurs ont toujours rencontré un très large écho au sein de la société française. Cette culture du doute trouve notamment son origine dans le rêve d'universalisme et d'unité qui porte la société française depuis les Lumières. Il est également vrai que nous ne serons jamais dignes de l'idée que nous avons de nous-mêmes. C'est une des explications de cette haine de soi qui est l'envers de l'orgueil français. Est-ce une raison pour renoncer à notre modèle ? Bien sûr que non !

III. Conclusions

A mon sens, notre modèle ne fonctionne pas aussi mal qu'on le prétend. Les Etats-Unis ont aujourd'hui un problème d'intégration beaucoup plus grave avec les populations latinos. Ces dernières sont organisées en communautés, celles-ci possédant leur propre presse ou télévision. Ceci est problématique. En outre, la France n'en est pas encore à construire des murs sur ses frontières. De même, le drame de la Nouvelle-Orléans a fait ressurgir le problème noir.

Pour des raisons personnelles, j'appartiens à un conseil de coopération néerlandais. Il m'a semblé que les Néerlandais n'étaient pas si fiers de leur multiculturalisme. Aujourd'hui, ils considèrent que notre principe de l'individu autonome responsable et de l'égalité de tous devant la loi n'est pas si désuet. Je pourrais également vous parler du problème turc en Allemagne. Vous le voyez, le problème est européen. Il n'y a que les Français pour en conclure que notre modèle est défaillant et qu'il faut en changer.

Je ne reprocherai donc pas aux hommes politiques de ne pas avoir touché à notre modèle. En revanche, force est de constater que les adaptations et les transformations nécessaires n'ont pas été mises en place. A-t-on besoin de discrimination positive alors qu'il existe des politiques de remise à niveau ou d'aide particulière ? Je pense aux ZEP ou au système de bourses. Lorsque l'expression de discrimination positive est employée, elle sous-entend que le principe d'égalité devant la loi est défaillant. Ces concepts sont absurdes. Il faut bien sûr lutter contre les discriminations, mais non par la plainte et sans renverser la charge de la preuve. En effet, le renversement de la charge de la

preuve au détriment de celui qui est accusé ne respecte pas les libertés publiques fondamentales. Ainsi, quand je vois Louis Schweitzer, Directeur de la HALDE, encourager le dépôt de plainte dans l'intérêt de l'institution, j'y vois un défaut typiquement français. Ce défaut consiste en ce qu'une institution fonctionne pour son intérêt propre et non pour l'intérêt de tous. Je ne vois pas l'intérêt national si nous transformons la France en une société de la plainte et du soupçon. Malheureusement, c'est vers cela que trop souvent nos élites nous engagent.

Les politiques ont donc une responsabilité. Que dire alors de celle des sciences sociales, des citoyens ou des jeunes ? J'étais venu avec le souci de faire l'éloge du seul *melting pot* qui reste encore avec des principes stables à la surface de la planète. Je suis heureux car cet échange m'a conforté dans mes idées. Merci.

Table ronde

Jacques JULLIARD

Il y a deux manières de ne pas être raciste. La première est de feindre de ne pas s'apercevoir qu'un homme est noir. La seconde est de trouver cela normal. Aujourd'hui, la tendance est de ne pas voir les différences. Je pense que la compréhension viendra lorsque les différences seront assumées.

Vous l'avez remarqué, nous n'avons pas parlé de la même chose. La question que je me pose est de savoir qui est responsable. Derrière nos interventions, il y a l'acceptation de l'idée d'une crise identitaire en France. Dans ce cas, qui en est responsable ? Face à une crise, on affirme souvent que les élites en sont responsables, avec raison d'ailleurs. Cependant, nous accusons les élites car le souverain est inattaquable. Or, dans une République comme la nôtre, le souverain, c'est le peuple. Il est donc à la fois souverain et sujet. Bien que la responsabilité des élites soit indéniable, je crois qu'il faut aussi s'interroger sur celle du peuple.

Bruno Palier nous a expliqué que la France avait changé sans le dire. Je suis plutôt d'accord. Pour lui, si on donne la parole au peuple, il sera courageux. Je serai moins affirmatif. Aujourd'hui, une réforme signifie souvent plus de contraintes pour tous. Le peuple aura-t-il ce courage ? C'est toute la question. Alain-Gérard Slama nous a dit qu'il fallait défendre le modèle français. Les Français auront-ils le courage de le faire ? Je crois que dans la situation où nous sommes, une double pédagogie est nécessaire. En démocratie, il y a deux pédagogies, celle utilisée par De Gaulle et celle qui consiste à donner la parole au peuple. La pédagogie de De Gaulle prenait les Français à témoin et les invitait à être dignes de l'image qu'ils avaient d'eux-mêmes. Cette méthode a atteint ses limites. Je suis d'accord avec Bruno Palier : attendre un grand homme est un cache misère. Il faut donc une autre pédagogie.

Ce qui manque le plus en France, ce sont les institutions intermédiaires qui font le lien entre le point de vue du gouvernement et celui de la base. Ces institutions ont existé par le passé, je pense aux syndicats ou à l'école par exemple. Si nous voulons retrouver une identité française, il faut que les Français la retrouvent. Je ne crois pas à la réforme des institutions. Ceux qui considèrent qu'il suffirait de supprimer le dernier élément représentatif du système, à savoir le Président de la République, se trompent lourdement. La réforme suppose que la République devienne adulte. Dans le rapport au politique nous sommes encore un peu infantiles et c'est à cela qu'il faut s'attaquer.

Bruno PALIER

Alain-Gérard Slama ne semble pas accepter ma présentation du contrat entre générations. J'en suis ravi, c'est le but. S'il faut le répéter je le ferai : aujourd'hui ce sont les jeunes et les mères célibataires qui sont le plus en difficulté. Il y a 1,5 million de femmes qui vivent de l'API, soit 600 euros par mois, alors que la retraite moyenne est de 1 200 euros par mois. Il ne s'agit pas de monter un groupe contre un autre mais de montrer la réalité et de se demander comment nous pouvons réorganiser la redistribution.

Je voudrais également contester l'idée qu'une réforme implique forcément plus de contraintes. Nous pouvons nous adapter au monde en saisissant les bonnes opportunités. D'autres pays se sont

adaptés à la mondialisation sans que cela soit négatif. Vous dites qu'il faut retrouver l'identité française. Pour ma part, j'affirme qu'il faut la réinventer. Nos institutions ont été créées en 1945. Si nous croyons encore aux valeurs d'universalisme, d'égalité et de solidarité, alors il faut changer les institutions au nom de ces valeurs.

La mondialisation peut aussi être une chance. Si une partie de notre industrie a effectivement été perdue, nous avons d'autres opportunités. Je pense aux technologies de pointe, à des entreprises comme Airbus ou aux services de pointe. Nous sommes dans un jeu où chacun doit trouver sa place et il n'y a pas de raison que la France ne trouve pas la sienne.

En ce qui concerne les réformes, le problème français est que nous divisons les problèmes. Par exemple, la réforme des retraites a été menée « par morceaux ». Dans les autres pays, chacun a conclu un pacte avec les autres acteurs. Ainsi, tout le monde peut voir les concessions qui sont faites mais aussi les gains à venir. Si l'on faisait des réformes globales, ces réformes deviendraient alors des échanges. J'en conviens, le consensus n'est pas forcément dans la culture politique française.

Jacques JULLIARD

Je me permets de vous interrompre. A mon sens, vous ne devez pas jouer sur les mots. Les réformes doivent évidemment être menées afin d'aboutir à de réelles avancées. C'était implicite dans mes propos. Si nous acceptons de faire des sacrifices, c'est bien pour arriver à quelque chose de meilleur. Vous dites que nous pouvons sortir gagnants de la mondialisation, j'en suis convaincu. Il faut toutefois être réaliste, certaines réformes demanderont des sacrifices. Par exemple, la réforme des retraites supposera un allongement de la durée du travail.

Bruno PALIER

En Angleterre, la réforme a été imposée aux Anglais par Margaret Thatcher. En Suède, dans « les régimes totalitaires du nord » comme vous dites, l'allongement de la durée du travail a été accompagné par une réflexion sur l'amélioration des conditions de travail. Je vous rappelle qu'en France, à 50 ans, vous êtes un travailleur usé alors qu'à 60 ans, vous êtes un jeune retraité qui adhère simultanément à cinq associations. C'est donc bien le rapport au travail qui pose problème. Le paradoxe français est que l'on a demandé à de moins en moins de Français de travailler de plus en plus. Je pense toutefois qu'en améliorant les conditions de travail nous pouvons changer cela. Il en va de même pour les impôts qui semblent se concentrer sur une frange réduite de la population. Je crois qu'en déconcentrant cette imposition pour mieux en répartir la charge, nous pouvons accomplir une réforme positive.

Je voudrais également dire un mot de la question de l'identité. En France, nous avons un problème avec les langues. Nous refusons de voir que le français n'a plus la même portée qu'auparavant. De ce fait, nous nous entêtons à ne pas parler l'anglais et par conséquent le monde ignore souvent ce qui se passe en France. Nous ne pouvons pas défendre notre culture car nous ne parvenons pas à la communiquer. Voyager et parler d'autres langues ne me semble pas être une attitude anti-française. A mon sens, c'est au contraire une occasion de prendre conscience de sa culture, par la comparaison, et de la défendre.

Le Député-Maire de Menton

Les politiques ont parfois fait preuve de frilosité et ont parfois commis des erreurs. Cependant, nos réticences face au changement ne tiennent-elles pas à la psychosociologie du peuple français ? Lorsque je parle avec les électeurs, ils souhaitent toujours le changement pour les autres. Présenter une réforme globale c'est proposer un changement pour tout le monde. Une telle démarche amène chacun à se sentir concerné. Dans une période où tout le monde recherche la sécurité, je crois qu'une présentation globale de la réforme est risquée. En effet, elle s'expose alors à une contestation massive et donc à un échec qui pourrait être durable. De ce fait, il est peut-être possible de considérer que les problèmes identitaires en France tiennent également à la psychologie des Français.

Alain-Gérard SLAMA

Il n'y a pas qu'en France que tout ne va pas bien. Regardez le coût en termes de liberté des solutions sociales du Danemark ou de la Suède. Cela implique des sociétés à la solidarité très forte. J'observe que la flexi-sécurité est acceptée en échange de contrôles très lourds. Dans ces pays, nous avons un début de difficulté à accepter ces contraintes. Le modèle social-démocrate que vous décrivez, cela fait vingt ans que Michel Rocard dit qu'il est en crise. Récemment, Jacques Chirac a annoncé qu'aucune loi ne serait adoptée sans consensus préalable avec les branches concernées. Dans les conditions actuelles, croyez-vous vraiment que cela soit possible ? Si nous refusons le conflit, inéluctable dans un processus de réforme, ne nous condamnons-nous pas à la paralysie ? Je rejoins la remarque de Monsieur le Député-Maire de Menton nous sommes dans une société éclatée. Dans ce cas, le pouvoir n'entend que les voix qui parlent le plus fort, les minorités les plus actives.

En ce qui concerne la réforme de la sécurité sociale, les possibilités sont nombreuses. Je ne veux pas critiquer les sciences sociales mais je crois que nous surestimons leur impact. De plus, elles ont parfois tendance à se substituer au débat démocratique. Lorsque vous dites que 40 % des Français refusent de se situer politiquement, je me demande si cela n'est pas dû aux médias qui entretiennent une certaine confusion.

Débat avec la salle

De la salle

J'ai été ravie d'écouter Bruno Palier, il a de l'enthousiasme et il regarde en avant. Je suis anglaise et je trouve que mes amis français se plaignent constamment. Néanmoins, 500 000 de mes compatriotes sont venus s'installer en France pour la qualité de vie qu'elle offre.

Bruno PALIER

C'est peut-être cette exigence permanente des Français qui a élevé la qualité de vie en France.

De la salle

Ma question est simple. La France s'est d'abord construite autour de la chrétienté, puis autour de la patrie. Aujourd'hui, quelle valeur suprême peut rassembler un berger corse, un retraité mentonnais et un beur de banlieue ?

Alain-Gérard SLAMA

Aujourd'hui, c'est sans doute le mot solidarité qui est le plus important. Je constate une demande de solidarité d'un bout à l'autre du spectre politique. Ce mot, tout comme le mot République, est fondamental car il ne peut pas être récusé.

Jacques JULLIARD

Aujourd'hui, la démocratie constitue la seule valeur universelle dans le monde. C'est peut-être la première fois que nous avons une telle vision universelle. Cependant, il faut savoir que la démocratie représente l'une des sociétés les plus difficiles à construire. En outre, la démocratie n'est pas un acquis mais un acte quotidien. C'est la première fois que l'on demande à ce point aux citoyens d'être intelligents et vertueux. Nous nous situons dans une phase où les identités se défont au profit d'une culture universelle très vague. En dépit des apparences, nous entrons dans des sociétés de plus en plus idéologiques. Ce défi de la construction d'une nouvelle société est à mon sens le plus grand et le plus difficile de l'Histoire.

Bruno PALIER

Je crois que la France tente le pari de la qualité. Certains pays essaient de faire face à la mondialisation en pariant sur le bas prix. La France a considérablement augmenté le niveau d'éducation de sa population. Nous sommes plus instruits qu'il y a trente ans ; espérons que nous serons également plus vertueux. J'espère que ces changements nous permettront de gagner le pari de la qualité.

Jacques JULLIARD

Un point fait l'unanimité auprès des élites du monde. La connaissance est reconnue comme moteur de l'économie. Sur ce plan, nous ne sommes pas mal placés mais nous ne sommes pas non plus là où nous devrions être. L'économie de la connaissance est aussi un moteur de la démocratie. Dans un monde où la concurrence n'a jamais été aussi forte, je crois que nous nous devons de figurer parmi les meilleurs dans ce domaine.

Alain-Gérard SLAMA

Cette idée d'économie de la connaissance a été lancée par la droite sur le modèle de la Silicon Valley. Cependant, nous avons accumulé un certain retard dans le domaine de la recherche.

Jacques JULLIARD

La démocratie, sous la forme des groupes de pression, a joué contre la recherche en France. Par exemple, le budget de l'éducation nationale attribue la plus grande part au secteur qui a le groupe de pression le plus important, à savoir le secondaire au détriment de l'enseignement supérieur et de la recherche. Le budget de l'éducation nationale n'est pas ridicule, mais sa structure n'est pas adaptée au monde moderne. Je ne peux donc qu'appeler au passage d'une démocratie fondée sur les groupes de pression à une démocratie basée sur la vertu.

Alain-Gérard SLAMA

L'échec de l'égalitarisme dans l'enseignement est une erreur de la gauche. Je me demande s'il n'a pas pour contrepartie l'échec de l'élitisme de la droite en matière de recherche.

Le Député-Maire de Menton

Puis-je vous faire remarquer que nous n'avons pas répondu à la question ? A la question de ce qui caractérise l'identité française, il faut que nous apportions une réponse. En ce qui concerne le pari de la qualité, je voudrais vous rapporter une de mes conversations avec le Maire de Millau. Il y a quelques années Millau avait perdu toutes ses ganteries qui avaient été délocalisées en Chine. Depuis quelques années, de nouvelles ganteries ont rouvert. Elles fabriquent des gants de luxe qui sont vendus aux riches Chinoises. Peut-être y a-t-il là un élément d'identité à travers le goût de la qualité et du travail bien fait.

Jacques JULLIARD

Je suis d'accord, nous ne vous avons pas répondu. J'ai constaté que les valeurs actuelles n'étaient plus nationales mais internationales : il s'agit de la démocratie et des droits de l'homme. Il ne faut pas se cacher que le monde de demain sera polycentré et mettra en avant les identités régionales. Je crois qu'il ne faut pas se débarrasser de la langue française comme on a tendance à le faire. Bien sûr, il faut parler l'anglais et nous avons beaucoup d'efforts à faire sur ce point. Cependant, c'est à travers la langue que les Français ont pris conscience de leur identité. Quand je lis certaines instructions qui recommandent de ne plus enseigner le français à l'école en s'appuyant sur Balzac

ou Montesquieu mais plutôt sur des notices de produits pharmaceutiques ou des journaux quotidiens, je crois que nous détruisons une certaine idée de la francité.

La France est un pays provincial. Il faut la désenclaver au maximum. Dans le même temps, il faut que tous ceux qui vivent en France, qu'ils aient la nationalité ou non, trouvent à l'école quelque chose qui les attache à ce pays.

Bruno PALIER

C'est le problème en France. On voudrait nous faire croire que parler l'anglais c'est oublier la culture française. Je crois que les deux ne sont pas incompatibles. Ceux qui ont fait la culture française, Voltaire, Hugo ou Montesquieu, ont voyagé et ont critiqué la France. Il faut prendre garde à ne pas vieillir et rigidifier cet héritage culturel.

De la salle

Je remarque que vous n'avez invité aucune femme. C'est d'ailleurs souvent le cas dans les colloques, comme si elles ne faisaient pas partie de l'identité nationale. Demander leur avis aux femmes pourrait vous apporter une vision différente.

Le Député-Maire de Menton

Permettez-moi de vous donner un éclairage sur l'organisation du colloque. Il nous a semblé que l'identité nationale était un problème d'actualité dont il fallait débattre. Ensuite, il a fallu trouver les intervenants. Ils sont choisis à partir de leurs publications et leurs travaux sur le sujet. Des femmes participent régulièrement à nos colloques. Pardonnez-nous mais nous ne définissons pas de quotas.

Bruno PALIER

Je crois que l'accès des femmes aux positions de parole et de pouvoir est une question fondamentale. Quand le gouvernement fait voter une loi prévoyant des actions pour faire entrer plus de femmes dans les instances de représentation et de décision, le Conseil Constitutionnel la censure au nom des valeurs républicaines. Je crois qu'au nom de nos valeurs, l'égalité en particulier, il faut changer la constitution pour permettre aux femmes d'être présentes dans les instances de décision.

Le Député-Maire de Menton

C'est un point de divergence entre nous. Je crois que l'égalité devant la loi ne peut pas souffrir de quotas.

Alain-Gérard SLAMA

Lorsque vous favorisez un groupe, il est inévitable qu'un autre groupe demande le même traitement. Il y a d'autres moyens que les quotas pour que les femmes soient plus présentes. J'ajoute que j'aimerais voir un jour une femme s'exprimer à la tribune non pas du point de vue du féminisme mais de celui de la simple raison.

Le Député-Maire de Menton

La semaine prochaine, sur l'actualité des sagesses antiques, nous recevrons Catherine Golliau.

Jacques JULLIARD

Je déteste les quotas. Cependant, je suis bien obligé de constater qu'en leur absence l'égalisation ne progresse pas assez vite. Je suis donc d'accord pour recourir provisoirement aux quotas afin de rattraper notre retard. Le risque est ce qu'Alain-Gérard Slama décrivait, une sorte de retour au tribalisme. Je dis donc oui à l'égalisation, non au tribalisme.

Alain-Gérard SLAMA

Malheureusement, je ne connais pas de loi provisoire.

De la salle

Ma question s'adresse à Monsieur le Député-Maire de Menton. Je suis citoyen d'un de ces « affreux systèmes totalitaires du nord ». J'y ai enseigné la langue et la culture française. Je ne crois pas que diffamer des gouvernements, européens qui plus est, fasse partie de la culture française.

Le Député-Maire de Menton

Je comprends que vous soyez choqué par l'emploi de l'expression « pays totalitaires du nord ». Je suis méditerranéen et je crois que notre culture est plutôt celle de la confrontation. Aimant la diversité, il est vrai que nous avons tendance à exagérer nos différences. Sur le plan culturel, je n'aime pas trop le consensus et l'uniformité. Vous savez, néanmoins, que j'emploie cette expression avec le sourire. Il n'est pas question de confondre ce totalitarisme là avec les vrais régimes totalitaires.

De la salle

Après avoir entendu les interventions de Messieurs Julliard et Palier, j'ai eu l'impression que les Français traversaient une crise très grave et qu'ils étaient seuls au monde à connaître une telle crise. A mon avis, il ne s'agit pas d'une crise d'identité française mais une crise d'identité européenne. Je suis allemand et je ne crois pas que la crise d'identité française soit plus grave que la crise allemande. Vous dites que les Français refusent toujours les changements. Les gouvernements demandent l'avis du peuple, je crois que c'est une bonne chose. Vous avez parlé du niveau

d'enseignement en France. Si vous demandez à un jeune Allemand qui sont Goethe et Schiller, ils n'en savent rien. Je le répète, la crise est européenne. Vous décrivez la France comme un enfer face aux paradis nordiques. Je vous rappelle que des dizaines de milliers de nordiques quittent « leur paradis » pour venir vivre « l'enfer » en France.

De la salle

Ne croyez-vous pas que la crise d'identité est due au fait que la devise de la République, l'égalité en particulier, semble bien loin de notre réalité ? Le malaise ne vient-il pas également du fait que les médias ne soient plus des contre-pouvoirs ?

Jacques JULLIARD

Je voudrais d'abord dire un mot à notre ami allemand. J'ai écrit *Le malheur français*, je vous promets que mon prochaine livre s'intitulera *Le malheur allemand*... Nous ne sommes pas seuls et je vous remercie de le souligner.

Quant à la question sur les médias, c'est une critique qui revient rituellement à l'issue de toute conférence ! Vous dites que les médias ne sont plus un contre-pouvoir, ce n'est pas l'impression que j'en ai. Ne soyons pas masochistes, nous avons une presse extrêmement diversifiée où toutes les opinions sont représentées.

Alain-Gérard SLAMA

Je crois que nous n'avons pas la culture du contre-pouvoir. Cette dernière suppose l'acceptation des autres contre-pouvoirs. Or, en France les contre-pouvoirs se construisent comme des pouvoirs. C'est cela la vraie difficulté. Quant à l'égalité comme devise de la République, je ne suis pas très sûr qu'elle soit très profondément implantée dans notre culture nationale.

Bruno PALIER

J'ai mentionné l'Europe comme une des mises en cause du pouvoir concentré. Cela a été dit, la construction européenne met en crise tous les Etats de l'Europe, chacun sur ces spécificités. Cependant, le rejet du politique me semble spécifique à la France. Il n'y a pas ailleurs de rejet massif. Je le rappelle, deux tiers des Français ne se reconnaissent pas dans l'offre politique actuelle. En ce qui concerne la devise de la République, il est possible de s'en sortir par une pirouette en disant que l'on n'y a jamais cru. Cependant, il est indéniable qu'une partie de la population - les juifs, les noirs et les arabes pour les citer - ne s'estime pas traitée de manière égalitaire. C'est un réel problème quand la République prétend traiter tous ses citoyens de la même façon. Nous pouvons espérer que cela change ou agir. Je ne parle pas de quotas mais d'actions positives, temporaires ou pas.

Le Député-Maire de Menton

Vous avez cité des catégories de citoyens. De la même manière, je peux vous citer une catégorie transversale qui n'a pas l'impression d'être traitée correctement par la République. Il s'agit de la

classe moyenne qui travaille, qui a des enfants et paie des impôts. Je me garderai de segmenter la société et d'affirmer que se sont ceux qui sont minoritaires qui sont maltraités. Il y a une majorité qui est maltraitée, c'est la classe moyenne.

De la salle

J'ai une question pour Monsieur Julliard. Si je vous ai bien compris, à force d'entendre que tout est de la faute des médias, vous en concluez que tout est de la faute de l'école. Je suis enseignant dans le secondaire et lorsque j'entends certains de mes collègues se plaindre du niveau de leurs élèves. Je leur réponds toujours avec un peu d'ironie qu'il était peut-être préférable de n'avoir que 5 % d'une classe d'âge qui obtenait le baccalauréat. Il faut comprendre que l'enseignement s'est massifié. De ce fait, nous nous trouvons face à des problèmes de transmission des valeurs. Vous parliez de l'école, à votre avis quel doit être son rôle ? Je sens une quête de sens et de valeurs chez nos élèves. Personnellement, je suis prêt à ouvrir les classes. L'école a toujours été traversée par des courants, elle est parfois submergée. Je voudrais connaître votre avis sur cette question.

Jacques JULLIARD

Vous me faites dire que j'accuse l'école, c'est exactement le contraire. Ce que j'ai dit, c'est que la répartition des crédits n'était pas la bonne. Qu'attend-t-on de l'école ? Je crois que nous en attendons trop. Ne demandons pas à l'école d'en faire plus qu'elle ne peut. Elle peut beaucoup si elle est soutenue par la population. L'instituteur et le professeur ne peuvent rien s'ils sont constamment démentis par les autres acteurs de la société et notamment ceux qui visent le primat de l'argent sur toute autre valeur. L'école ne peut pas être pourvoyeuse de vertu dans une société dominée par le vice ou l'intérêt individuel. Aujourd'hui, les valeurs de la société sont mercantiles alors que l'école essaie de diffuser des valeurs qui ne le sont pas. Le choc est inévitable.

Le Député-Maire de Menton

Je vous remercie de votre présence et je remercie les intervenants pour leur participation.

Quelle philosophie pour notre temps ?

« *L'actualité des sagesse antiques* »

Catherine GOLLIAU

Journaliste, Rédactrice en chef des hors-séries du *Point*

Le hors-série que le POINT a consacré en 2005 à la « Pensée antique » a été l'un de nos plus grands succès. Lorsque nous avons commencé à proposer des hors-séries sur les textes fondamentaux, nous partions du postulat que les Français connaissaient mal leur patrimoine culturel, qu'il soit philosophique ou religieux. Le retour très positif de nos lecteurs sur les premiers hors-séries nous a confirmé qu'il y avait une attente sur ce sujet et nous a amenés à publier très vite un dossier sur la philosophie antique. Non sans hésitation : nous avons peur de ne vendre ce numéro qu'aux lycéens préparant leur bac, et ce, même si *Le Point* a toujours eu de bons résultats pour le numéro sur la philosophie antique qu'il publie souvent l'été. Nous savions donc qu'il existait un lectorat pour ce type de numéro. Mais le résultat du hors-série a été exceptionnel. Nous avons été surpris par l'ampleur de sa diffusion : en deux mois, nous avons vendu plus de 60 000 exemplaires.. Nous avons ensuite publié un numéro sur la pensée arabe, qui a également remporté un franc succès. Au mois de septembre 2006, nous avons lancé un numéro sur Spinoza, Kant et Hegel qui, bien que nettement plus ardu, a aussi eu beaucoup de succès. Ma réflexion est donc qu'aujourd'hui les Français sont passionnés par la philosophie. Je vous renvoie d'ailleurs au succès du magazine *Philosophie*, des universités populaires ou du philosophe Michel Onfray, dont les émissions sur France Culture sont de plus en plus écoutées. Il existe un appétit de philosophie en France et plus particulièrement pour la philosophie antique.

Toutefois, la philosophie antique est tout aussi complexe que la philosophie moderne. Il ne me semble pas possible de confondre Platon, Parménide et Sénèque. Ma première question vise donc à déterminer quels auteurs attirent les lecteurs et pourquoi. Ensuite, il faut se demander si cet attrait pour la philosophie ne s'inscrit pas dans une recherche de bien-être, une sorte d'alternative au spa. Si nous nous intéressons à Platon, aux stoïciens ou aux cyniques, n'est-ce pas pour se sentir mieux ou trouver des outils pour comprendre le monde qui nous entoure ? Cette question me semble intéressante et j'aimerais que nous en discutions aujourd'hui.

Autre sujet qui me semble importante : la volonté de retour aux écritures, au texte lui-même. Après la publication du hors-série consacré à la philosophie antique, j'ai reçu beaucoup de lettres où les lecteurs s'interrogeaient. Non pas sur les commentaires des textes mais sur les textes eux-mêmes. Par exemple, on me demandait si la traduction publiée était juste. C'est un signe à mon avis que nous assistons à une volonté de retour aux écritures. Les lecteurs ne sont pas intéressés par la glose de tel ou tel philosophe sur des textes qu'ils ne connaissent pas. Ils veulent connaître les textes, savoir ce qu'ont réellement écrit Sénèque ou Aristote. Cela veut dire deux choses. Soit les lecteurs n'ont pas eu la chance de découvrir et de lire ces textes par le passé et c'est tout le système éducatif qu'il faut interroger. Soit c'est tout le mouvement de déconstruction et de critique, engagé depuis plus d'un siècle, qui est remis en cause. Cela signifie peut-être que la critique s'est dévoyée, que les affirmations transmises par le système éducatif sont refusées. Cela peut également signifier que les

lecteurs sont beaucoup plus curieux et responsables. J'en terminerai là. Comme vous le voyez, j'ai beaucoup de questions à poser. Je crois qu'elles sont importantes pour notre développement en tant qu'individu et citoyen.

Jean-François PRADEAU
Maître de Conférences à l'Université de Paris X – Nanterre
Membre de l'Institut Universitaire de France

Je vais malgré tout vous imposer ma glose pendant quelques minutes. Je vais essayer de vous infliger un petit moment scolaire en vous faisant lire un texte de Platon. L'engouement pour la philosophie ancienne est récent. Il a environ vingt ans. La question que je me pose porte sur la fidélité des lecteurs aux objectifs de la pensée des auteurs. Les lecteurs sont-ils fidèles à ce que Platon ou Aristote voulaient réaliser en leur temps ? Je suis un peu dubitatif sur ce point.

Je crois que l'engouement pour la philosophie ancienne est doublé d'un engouement moral qui porte plus précisément sur la bonne manière de vivre et d'être vertueux. C'est du moins ce que l'on constate à l'aune des publications actuelles sur le sujet. Que trouve-t-on dans la philosophie ancienne ? La réponse habituelle est que l'on y trouve une façon de vivre. Cette réponse, on la retrouve dans les journaux mais également chez de grands spécialistes. Ainsi, Michel Foucault a promu cette vision à la fin de sa vie dans *Histoire de la sexualité*. Dans cet ouvrage, Foucault aborde la manière dont les êtres humains ont réfléchi leur rapport à eux-mêmes et les modalités de leur existence. Selon lui, les Grecs, les Latins et, d'une certaine manière, les chrétiens, ont inventé une philosophie qui est un rapport à soi, une réflexion sur sa vie quotidienne. Foucault parle d'une « esthétique de l'existence » qui serait une spécificité de la philosophie ancienne. Cette idée se retrouve également dans les écrits de Pierre Hadot qui décrit la philosophie ancienne comme un mode de vie. La philosophie ancienne serait donc une manière de réfléchir à son existence. Nous pourrions appeler cela une sagesse vulgaire, au sens étymologique du terme, c'est-à-dire qu'elle touche le plus grand nombre. Voilà ce que serait l'enseignement de la philosophie ancienne.

L'historien de la philosophie ancienne que je suis se demande si tout cela est bien fidèle à ce que voulaient faire les philosophes grecs. Je ne le crois pas. Lorsque nos contemporains s'intéressent à la philosophie ancienne, ils ont tendance à en éluder trois questions fondamentales. La première qui revient constamment chez les philosophes anciens est celle du divin. Selon la formule que l'on trouve chez ces auteurs, les philosophes sont des êtres divins. Cela signifie qu'ils ont réussi à s'élever au-dessus de la condition humaine par le savoir. De même, la philosophie est considérée comme un savoir divin à double titre. Elle permet de penser les choses les plus hautes et notamment les dieux, mais également de s'élever aux côtés des dieux par le savoir qu'elle apporte. Ces idées n'ont pas beaucoup de sens pour nous. L'autre question qui semble disparaître aujourd'hui est celle de la science. Or les philosophes antiques sont des scientifiques. Chez Platon comme chez Aristote, les mathématiques, la physique ou l'astronomie sont des corollaires de la philosophie. Sans la science, il n'y a pas de philosophie. La dernière question qui me semble également être souvent absente des réflexions contemporaines sur la philosophie ancienne est celle du politique.

Je vais maintenant vous lire un texte de Platon, issu du *Gorgias*, où apparaissent ces trois questions. Il est intéressant, car c'est un des seuls textes où apparaît une contestation des idées de Socrate. Cette contestation est incarnée par Calliclès, qui déclare que son idéal est de satisfaire tous ses désirs et de pouvoir exercer la toute-puissance dans la cité. Socrate lui répond en faisant l'apologie de la vie philosophique :

« Voici, pour ma part du moins, ce que je tiens pour vrai et que j'affirme pour vrai. Et si cela est vrai, il me semble donc que celui d'entre nous qui veut être heureux doit rechercher la tempérance et s'y exercer, qu'il doit fuir de toute la vitesse de ses jambes l'intempérance et qu'il doit surtout faire en sorte de n'avoir aucun besoin d'être châtié. Toutefois, s'il arrivait qu'il en avait besoin, lui-même ou l'un de ses proches, que ce soit un particulier ou bien une cité, il faudrait, s'il devait être heureux, que justice soit faite et qu'il soit châtié. Tel est selon moi le but à atteindre, et il faut vivre en le visant. Il faut que toutes nos forces, comme toutes celles de la cité, soient tendues vers ce but, et que l'on acquière comme condition du bonheur la justice et la tempérance pour agir en accord avec elles, sans laisser libre cours aux désirs devenus intempérants, ni chercher à les satisfaire car ils sont un mal sans fin, et ne pas mener la vie d'un bandit. Un tel homme ne pourrait en effet être aimé ni d'un homme, ni d'un dieu, et ne serait en mesure d'appartenir à aucune communauté. Or, sans communauté, il ne saurait exister d'amitié. Les savants, Calliclès, disent que le ciel, la terre, les dieux et les hommes forment ensemble une communauté et sont liés par l'amitié, le sens de l'ordre, la tempérance et la justice, et c'est pour cette raison, mon ami, qu'ils donnent au monde le nom de tout ordonné, et non pas celui de désordre ni d'intempérance. Ils appellent l'univers l'ordre des choses, non le désordre ni le dérèglement. Mais toi, alors même que tu es savant, je crois que tu ne prêtes pas attention à ces choses et que tu oublies combien l'égalité géométrique est toute puissante parmi les dieux comme parmi les hommes. Mais toi, tu es d'avis qu'il faut en avoir toujours plus, et tu négliges la géométrie. »

Dans ce texte, on trouve une justification du châtement au motif qu'il rend l'individu plus juste qu'il ne l'était avant d'être puni. Plus encore, Socrate affirme ici que pour être vertueux il faut être savant, car c'est la connaissance qui fonde la vertu. L'ignorant fait le mal, même involontairement. Socrate explique que si l'individu connaît la géométrie et l'ordre du monde, il peut poursuivre la justice et échapper au vice. Vous le voyez, ce n'est pas n'importe quelle science qui permet d'atteindre la vertu. Il est question ici de l'ordre du monde, c'est-à-dire les différentes formes de vie. Or la forme de vie parfaite, c'est Dieu. La forme de vie que peut apercevoir l'homme, c'est le monde et donc Dieu. On peut alors être juste et vertueux en connaissant l'ordre qui régit toute chose. Ce sont le monde et les Dieux qui incarnent la norme de perfection. Ce que dit Socrate, c'est qu'il est possible, moyennant un effort scientifique, de connaître la perfection du monde. Pour y parvenir, Socrate emploie une expression étrange : *« pour ce faire, utilisez la puissance de la cité »*. Pour atteindre leur but, les individus peuvent donc s'appuyer sur une puissance civique publique. C'est très intéressant, car les débats contemporains portant sur les philosophies anciennes célèbrent toujours l'accomplissement individuel, alors que cela aurait été totalement incongru pour un Grec. Finalement, Socrate attribue les mêmes buts et les mêmes capacités à la cité et à l'individu. De ce fait, la cité peut suppléer l'individu s'il est défaillant.

Les éléments de ce texte définissant la philosophie entrelacent un projet savant, scientifique et une thèse à la fois religieuse et cosmologique. Le projet savant consiste à dire que, pour être heureux, il faut posséder une connaissance, individuelle ou collective, de la réalité dans son ensemble. Pour en revenir à l'engouement contemporain pour la philosophie ancienne, l'historien de la philosophie vous dira que finalement nous manquons l'essentiel de ce qui faisait cette philosophie. Toutefois, ce constat est très intéressant. En voyant ce que nous manquons, nous pouvons constater ce qu'est

la philosophie actuelle. Aujourd'hui, et ce sera ma conclusion, la question de la science n'est plus spontanément liée à celle du politique. De même, la question de Dieu n'est plus indissociable de la réflexion philosophique, alors qu'elle en était un des fondements pour les Grecs.

Jean-François MATTÉI
Professeur émérite à l'Université de Nice-Sophia Antipolis
Membre de l'Institut Universitaire de France

Je viens de passer deux mois et demi à enseigner la philosophie de Platon à l'Université Laval, à Québec. Là-bas, les étudiants se sont montrés très demandeurs et très impliqués. Cette demande, me semble-t-il, s'inscrivait dans une recherche de racines européennes, et peut-être même de racines grecques. Je me suis aperçu que dans une population donnée, qui présente un déficit de culture, il y a parfois une demande supplémentaire pour accéder à cette culture. C'est de cela que je souhaiterais parler.

Tout à l'heure, Catherine Golliau s'interrogeait sur la nécessité que nous avons de revenir aux connaissances fondamentales. Cette nécessité n'est peut-être qu'un effet de mode ; c'était implicite dans ses propos. Jean-François Pradeau a d'ailleurs montré que cette volonté de retour était faussée, dans la mesure où nous fantasmons la pensée antique, faute de bien la connaître. A mon sens, ceci montre un certain déficit culturel en France. Nous ne pouvons pas accuser les Canadiens français de souffrir du même déficit. Il s'agit d'un peuple jeune formé par une immigration française composée de petites gens, des paysans pour la plupart. Il y a donc là-bas une réelle conscience du déficit culturel, à l'inverse de la France. Il faut le reconnaître, nous avons toujours eu tendance à donner des leçons au monde entier. Nous sommes le pays de l'enseignement et de la pensée critique. Dans ce cas, s'il y a un déficit culturel en France cela est beaucoup plus grave. Le déficit culturel peut s'expliquer dans un pays jeune, beaucoup moins dans un pays comme le nôtre.

Les philosophes antiques sont à la recherche de ce qu'on appelle « *l'arché* », ou le principe qui gouverne toute chose. Cette idée se retrouve également dans le domaine scientifique. Pour Thalès, l'arché c'était l'eau. Pour Héraclite, c'était le feu. Nous retombons ici sur l'idée de cosmos évoquée tout à l'heure. Ce qui est remarquable dans la pensée antique, c'est qu'elle est toujours tournée vers la question des origines qui apparaît comme triple. Tout d'abord, il s'agit de l'origine du monde. Cette question sera reprise par la phrase célèbre de Leibniz : « *pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?* ». La deuxième question est celle de l'origine de la cité. Pourquoi vit-on ensemble ? Savons-nous ce que c'est que de vivre en commun ? Platon montre que les hommes ont oublié le sens de l'origine politique de la vie en commun. D'où cette deuxième question. La troisième dimension est l'origine de soi, non pas en tant qu'individu, mais en tant qu'être humain. C'est ce qu'évoquait Jean-François Pradeau avec ironie, et avec raison, à propos de l'esthétique de soi développée par Foucault à la fin de sa vie. C'est ce triple questionnement sur les origines du monde, de la cité et de l'âme, qui posait problème aux Grecs et que nous ne retrouvons pas totalement aujourd'hui.

Vous pourriez m'objecter que le questionnement sur la cité et l'âme sont d'actualité. J'ai bien peur que cela ne soit qu'un spa de l'âme. Lorsque les Grecs parlent de leur souci de l'âme, ils entendent par là une dimension qui dépasse fondamentalement notre petite psychologie. Je sais qu'il y a aujourd'hui des spécialistes de la guérison de l'âme, on les appelle psychanalystes, et même des

personnes qui font profession d'aider les autres, les psychologues. Toutefois, je doute beaucoup que les psychologues ou les psychanalystes aient jamais entendu parler du souci de l'âme. Je ne veux pas avoir l'air d'attaquer des collègues. Je veux simplement dire que les Grecs appellent « âme » une toute autre chose que nous. Il s'agit d'un principe de vie et de connaissance qui ne se limite pas à ce que nous appelons le moi, le sujet, la petite psychologie à tout faire qui nous fait consulter le psychologue comme nous consulterions Elisabeth Teissier. Le souci de l'origine est un souci que nous avons perdu en grande partie. D'où ma question sur l'actualité de la pensée antique.

J'aborderai cette question en vous rappelant une phrase du grand poète provençal, René Char : « *Notre héritage n'est précédé d'aucun testament* ». Par héritage, il entend bien sûr héritage culturel. Dire cela en 1943, au moment où la guerre déchire le monde, c'est dire que notre héritage culturel a volé en éclats, qu'il n'a pas été transmis. L'idée d'héritage implique l'idée de continuité. Elle implique également l'idée d'un legs complètement gratuit, car celui qui part ne peut pas emmener sa culture avec lui. Cette phrase dit en fait que nous avons un héritage culturel, mais que ceux qui nous l'ont transmis ne nous ont pas dit quoi en faire. Je pense à l'héritage des Lumières, de la science moderne, du droit romain... Ceci montre que nous ne sommes plus à la hauteur, non seulement des exigences que nous avons vis-à-vis de nous-mêmes, mais aussi de celles de nos prédécesseurs.

Je pense que nous sommes menacés par une crise du sens. J'entends par là une crise de ce qui nous a été légué comme producteur de sens. C'est ce que George Steiner appelle « *le sens du sens* ». Il s'agit autant du sens de la philosophie que de celui de la politique, de la logique ou de la science. Nous sommes soumis à des pesanteurs scientifiques, technologiques, politiques ou sociales qui nous empêchent de retrouver le fil rouge qui, selon un mot de Platon, nous permettrait de « *retrouver le chemin qui conduit chez nous*. ». Ce chemin, ce n'est pas seulement un rapport égoïste à soi-même mais également un rapport à ceux qui nous ont précédés, c'est-à-dire un rapport à la culture.

Table ronde

Catherine GOLLIAU

Je souhaite poser une question à mes interlocuteurs. Jean-François Pradeau a dit tout à l'heure que nous avons un regard biaisé sur la philosophie antique par manque de connaissance. Si aujourd'hui nous nous intéressons à la philosophie dans le cadre de la recherche du bien-être, ce besoin n'est-il pas aussi respectable ? La philosophie antique ne peut-elle pas nous répondre sur ce plan-là ? Il n'y a pas que Platon dans la philosophie antique. Je pense notamment aux épicuriens et aux stoïciens. Ces derniers avaient autant besoin que nous de savoir où ils en étaient. D'où la recherche, chez les auteurs grecs, de doctrines qui pouvaient les aider à vivre. Je ne veux pas remettre en question ce que disent mes collègues, mais peut-être devons-nous nous interroger sur cette recherche de repères qui nous fait consulter des psychologues, prendre des anxiolytiques ou nous tourner vers l'irrationnel. Il y a un vrai problème de société et les philosophies antiques peuvent nous aider.

Jean-François PRADEAU

Ce qui est incontestable, c'est que la question de la vie et de son origine est vraiment une question philosophique. La réponse qu'y apportent les Grecs ne prend pas le tour que l'on veut lui faire prendre aujourd'hui, mais la question est cependant posée et a une réponse. Je comprends parfaitement que l'on se tourne vers les Grecs pour poser la question des fins de l'existence, question qui se pose avec urgence aujourd'hui. En effet, un auteur du XVII^{ème}, du XVIII^{ème} ou du XIX^{ème} siècle pouvait compter sur une réponse religieuse. Alors qu'aujourd'hui, nous semblons payer le prix de notre athéisme.

Jean-François MATTÉI

Je ferai volontiers le lien entre ce que viennent de dire les deux autres intervenants, qui posaient la question de la perte d'orientation. La technologie, si elle est nécessaire, ne donne pas du sens à la vie. Comme tout le monde, je possède un iPod et une voiture, mais cela ne donne pas de sens à mon existence et ce n'est le cas pour personne.

A mon sens, nous ne nous sommes pas encore relevés de la mort de Dieu. Cette mort a entraîné un effritement de tous les repères, qu'ils soient religieux ou philosophiques. Comment voulez-vous comprendre Descartes si vous n'avez pas lu la *Troisième Méditation* dans laquelle il fonde toute la connaissance sur l'existence de Dieu ? Aujourd'hui, quand vous voyez des élèves ou des professeurs qui lisent ce texte, ils le court-circuitent en négligeant l'hypothèse de l'existence de Dieu. Il en va de même pour Kant. Aujourd'hui, il est fréquent d'entendre que nous vivons une époque kantienne, car la déclaration universelle des droits de l'homme est d'inspiration kantienne. Certes, mais lisez les trois critiques et vous verrez qu'elles se terminent toujours par une sorte d'hymne à Dieu, à l'âme humaine et à la liberté humaine qui sont des postulats de *La Critique de la raison pratique*, c'est-à-dire des orientations sans lesquelles nous ne pouvons avancer.

Sans repères qui nous permettent de juger le bien, qu'est-ce qui nous permet de critiquer le mal, le nazisme par exemple ? Si on ne procède qu'au plan anthropologique, alors tout relève du relativisme culturel. « Dieu est mort » signifie que la clef de voûte de la cathédrale cosmique s'est effondrée. La cathédrale tout entière pourra alors se fissurer au moindre mouvement terrestre. Nos

civilisations ne sont pas menacées d'effondrement matériel, bien qu'il soit possible que nos richesses mettent notre planète en danger, mais elles sont menacées par notre déficit spirituel. Ceci peut expliquer cette recherche d'autre chose dans le zen, le tao ou la pensée grecque afin de former ce que Montaigne appelait une « assiette ». Toutefois, le plus difficile quand on a une assiette, c'est de ne pas la laisser tomber.

Catherine GOLLIAU

Je souhaite simplement faire une remarque. Le discours du Pape à Ratisbonne, en Allemagne, a provoqué un tollé dans le monde musulman et la mort d'une religieuse en Somalie. Ce qui est intéressant, c'est que ce texte ne parlait pratiquement pas de l'islam. Il parlait du problème de la foi et de la raison. Ce problème s'inscrit dans un contexte d'une montée de l'irrationnel dans la société occidentale que l'Eglise ne peut absolument pas contrôler et dont elle a extrêmement peur. Face à cela, elle essaie de rappeler que la religion chrétienne est enracinée dans le néo-platonisme et dans la pensée grecque. Je pense qu'il est très important de le rappeler : Dieu n'est pas mort, je ne suis pas d'accord avec Monsieur Mattei. La montée de l'islamisme et des intégrismes dans toutes les religions montre que ce n'est pas le cas, bien au contraire. Je pense que notre recherche de repères relève tout autant d'un besoin de mystère que d'un besoin de raison. Le fait que Benoît XVI, qui n'a rien d'un progressiste, demande aux catholiques de revenir aux origines philosophiques de la religion catholique est une information intéressante.

Jean-François MATTÉI

A mon avis, le déficit de culture est devenu tel dans le grand public qu'il est difficile de maîtriser totalement l'ensemble des chaînons qui sont arrivés jusqu'à nous. Prenons l'exemple de la peinture. Elle n'a de sens que si vous avez un minimum de connaissances. Vous devez savoir ce qu'est l'Annonciation, ce qu'est une communion, etc... Or, aujourd'hui, nous sommes dans l'incapacité de comprendre ce que signifie une peinture dite religieuse. Il ne s'agit pas d'être un grand intellectuel, mais simplement de comprendre ce que nous voyons dans les musées en fin de semaine. Il y a tout de même autre chose que la Star Academy, d'autant plus que le pire est à venir. J'ai vu ce qu'était l'équivalent de la Star Academy au Canada. A côté, la nôtre a l'air d'une conférence du Collège de France.

Le Député-Maire de Menton

Lors de précédentes conférences, j'ai cru comprendre que les références aux époques anciennes revenaient à la surface en période de rupture. Ainsi, les hommes de la Renaissance se sont tournés vers l'Antiquité. Est-ce notre cas aujourd'hui ?

Jean-François MATTÉI

Je suis assez d'accord avec votre analyse de la rupture. Lorsque vous êtes en rupture avec une époque, vous ne pouvez pas sauter dans un avenir qui n'existe pas encore. En revanche, vous pouvez vous tourner vers le passé. Nous avons toujours tendance à remonter le plus possible pour assurer notre ancrage, non seulement dans le temps mais aussi dans l'actualisation de ce temps. Je vous renvoie aux références grecques de la Renaissance ou à l'égyptomanie du XIX^{ème} siècle.

Lorsque Platon remonte à l'ancienne Athènes pour retrouver une généalogie de la bonne cité, il veut renouer avec ce qu'il considérait permanent dans l'humanité et dans le monde. J'entends par là un ordre du monde, une justice au sens cosmique comparable au mât ou aux cordages d'un vaisseau, qui lui permettent d'avancer. Peut-être vivons-nous une sorte de Renaissance. Si nous éprouvons un besoin obscur et mal maîtrisé de revenir à un passé plus ou moins lointain, c'est essentiellement pour trouver un ancrage dans le présent. Nietzsche disait que tout penseur véritable était nécessairement inactuel et pensait en faveur d'un temps à venir. Il ne s'agit pas de s'enterrer dans le passé, mais de comprendre l'actualité de l'humain.

Débat avec la salle

De la salle

Ma question s'adresse à vous tous. Vous avez expliqué que le retour vers les philosophies grecques et vers le religieux en général s'expliquait par le fait que nous avons perdu Dieu. Je trouve cela un peu réducteur et je voudrais savoir si le désarroi de notre société n'a pas d'autres explications.

Jean-François PRADEAU

Je ne crois pas que nous nous trouvions dans une période comparable à la Renaissance. Aujourd'hui, nous sommes dans une période de crise. Le côté positif de cette situation est que nous cherchons à en sortir. Pour cela, nous allons loin dans le temps et loin géographiquement. Je crois que cela explique l'engouement pour les cultures « exotiques ».

Catherine GOLLIU

Je suis tout à fait d'accord avec cela. Nous sommes aujourd'hui dans une période de doute. Il est difficile de se dire que l'homme a utilisé l'organisation rationnelle pour assassiner 6 millions de personnes et qu'il a eu recours à la technologie pour des choses telles que la bombe atomique ou le clonage. Nous sommes face à un problème éthique très fort et la religion ne nous a pas apporté les réponses que nous attendions. A mon avis, nous sommes à la fois extrêmement riches et extrêmement pauvres. D'où l'actuelle quête de sens. Ainsi, peut-être que bientôt les jeunes auront envie d'apprendre le latin, le grec ou l'hébreu.

Jean-François MATTÉI

Je souscris à ce qui a été dit. Cependant, si nous ne trouvons rien, cela risque de s'avérer fâcheux. Vous connaissez le mot de Picasso : « *je ne cherche pas, je trouve* ». En ce qui concerne votre question, je voudrais dissiper un malentendu. Lorsque je parle de Dieu, je ne parle pas du Dieu révélé. Lorsque les philosophes disent que Dieu est mort, ils ne parlent pas du Dieu des catholiques, qui se porte encore très bien aujourd'hui. Ce sont ceux qui ne croient plus en lui qui se portent mal. Si vous ne croyez plus en l'idée platonicienne du bien absolu qui transcende toute source, si vous ne croyez plus en la transcendance, il ne reste plus que la vie quotidienne avec ses ennuis et ses déboires. Un croyant véritable ne doute pas, il a une syntaxe cosmique et éthique qui le relie à toute chose. L'incroyant ou l'athée ne possède plus cette syntaxe et doit en inventer une autre. Ces syntaxes, nous ne les avons plus. Or je ne suis pas sûr que l'on puisse réellement créer quelque chose lorsque l'on est exclu de la communauté à laquelle on appartient. Je crois que toute véritable création est toujours la manifestation d'un mouvement créateur commun.

Il nous faut un élan, un mouvement de fond. Il n'y a que le politique qui puisse lancer ce mouvement. Ce n'est pas le rôle des universitaires ou des instituteurs mais celui du politique. Quand Alexandre le Grand est arrivé en Egypte, il a créé Alexandrie, qui est devenue un grand centre intellectuel et culturel dans le monde. Aujourd'hui, nous ne créons plus d'Alexandrie.

Je voudrais simplement ajouter un mot. En ce qui concerne la mort de Dieu, les précisions sur ce que représente Dieu ont été apportées. Il faut également dire que cette mort n'est pas intervenue sans préavis. Le monde change. Il est évident que lorsque les progrès permettent à l'homme de se modifier lui-même par le clonage, cela remet en cause un certain nombre de présupposés fondamentaux.

La société dans laquelle nous venons d'entrer s'est adonnée à la pensée calculante. Elle a réduit au silence la pensée méditante. Dans cette quête de sens, je vois aussi un retour de la pensée méditante qui a été refoulée. Nous savons qu'il existe une solution technique à tout. Toutefois, à quoi cela sert-il ? C'est là qu'intervient la pensée méditante. Des colloques comme celui-ci lui permettent encore de se manifester et d'être contagieuse.

De la salle

Dans *Freud et l'âme humaine*, Bruno Bettelheim traite de ce que Freud pense de l'âme humaine. L'un des apports principaux de la psychanalyse est de montrer qu'il existe une métaphysique qui n'est pas uniquement religieuse.

Je souhaite également revenir sur le colloque précédent qui portait sur la mort. Hannah Arendt a insisté sur l'idée de renaissance qui se produit tout au long de la vie au travers de la pensée. Qu'en pensez-vous ?

Jean-François MATTÉI

Si je comprends bien la question s'adresse à moi. J'ironisais simplement sur le fait que les « psys » se soient multipliés à un tel point qu'ils nous font douter de l'équilibre de l'âme de ceux qui les consultent. Le problème est qu'il y a un mal-être et que le scientifiquement correct ne croit plus en l'âme.

En ce qui concerne Hannah Arendt, mon dernier ouvrage est consacré à sa pensée. Lorsqu'elle a assisté au procès d'Eichmann à Jérusalem, ce qui l'a choquée, c'est qu'il ne pensait pas. Lorsque le tribunal lui demande comment il a pu participer au génocide, Eichmann répond qu'il n'a fait qu'obéir aux ordres et que l'autorité est une bonne chose puisqu'elle est un des fondements de la *Métaphysique des mœurs* de Kant. En écoutant cela, Hannah Arendt n'est pas seulement choquée moralement en entendant un dignitaire nazi citer Kant ; elle est choquée de manière ontologique. Elle se demande comment un homme qui a participé à l'extermination des Juifs a réussi à ne pas penser son action. Voilà pourquoi Hannah Arendt, qui était opposée à la peine de mort, dit à la fin de son ouvrage qu'Eichmann doit être exécuté, car en s'interdisant de penser il s'est arraché à l'humanité. Vous avez donc raison d'insister sur la place de la pensée chez Hannah Arendt.

De la salle

Je voudrais apporter une précision. Certaines enquêtes ont montré que 80 % des Français ne se disaient pas athées. Je pense que les Français ne croient plus en l'Eglise mais continuent à croire en Dieu.

Catherine GOLLIAU

Je pense que le catholicisme est en perte de vitesse alors que le protestantisme, en particulier l'évangélisme, se développe. A mon sens, l'Eglise paie aujourd'hui le prix de son histoire et de son rôle politique mais aussi d'un certain dogmatisme.

De la salle

Je suis professeur de philosophie et je m'interroge beaucoup sur la place du philosophe dans notre société. A votre avis, quel est le rôle du philosophe et de la philosophie antique dans l'amélioration de notre mode de vie et de la société ?

Jean-François PRADEAU

Vous le savez, Platon était un adversaire de la Démocratie. Selon lui, les gouvernants devaient être formés à l'excellence et retirer le pouvoir au peuple car ce dernier élit toujours celui qui le flatte. Je ne crois pas que ce programme politique soit valable aujourd'hui. Plus sérieusement, je crois qu'il est important que le débat soit instruit, que la connaissance prévale. Malheureusement, cette position est souvent taxée de technocratisme.

Jean-François MATTÉI

Si vous dites que c'est au philosophe de changer la cité, je trouve cela assez dangereux. Chaque fois qu'un philosophe a essayé de faire en sorte que le roi soit philosophe, cela a été un échec lamentable. En guise d'exemple récent, rappelez-vous Luc Ferry. Ce grand philosophe, qui est un des plus reconnus en France comme à l'étranger, est parti sous les huées de la foule. Le gouffre est tellement grand entre savoir et pouvoir qu'il y a une difficulté intrinsèque à la réalisation de cet idéal.

De la salle

Mon propos n'était pas de donner le pouvoir aux philosophe mais de les convier à s'exprimer plus souvent, à dialoguer avec le politique.

Jean-François MATTÉI

Un certain nombre de philosophes ont tout de même pris des positions politiques. Je ne prendrai qu'un exemple, celui de Robert Redeker. A l'heure actuelle, il est toujours menacé de mort et le moins que l'on puisse dire, c'est que l'Education nationale n'a fait preuve que d'un courage mesuré pour le soutenir.

Le Député-Maire de Menton

Je crois qu'il faut également se détacher des catégories socioprofessionnelles. Etre philosophe ne se réduit pas à posséder un diplôme. Un politique, même s'il n'est pas diplômé en philosophie, doit

faire preuve d'esprit philosophique. Je rejoins votre analyse : les politiques doivent intégrer leurs actions dans des démarches plus larges et plus prospectives et ne pas être de simples techniciens. Le dialogue est un élément essentiel dans la prise de décision. Malheureusement, le temps politique ne lui laisse pas toujours suffisamment de place. Dans la pratique, la décision naît rarement du dialogue entre celui qui doit la prendre et ceux qui sont concernés par cette décision.

De la salle

Nous avons beaucoup parlé de la mort de Dieu. Je crois que le monothéisme est intolérant par essence, puisqu'il est exclusif. Dans les Ecritures, Dieu est aimant mais aussi jaloux. Parmi les enseignements de Bouddha, il y en a un qui m'a beaucoup frappé. Il est dit que si le croyant respecte les préceptes du bouddhisme, qui correspondent *grosso modo* aux six derniers commandements du décalogue, il aura la protection de ses dieux. Il n'y a donc pas d'intolérance dans le bouddhisme. Au fond, ce que nous sommes est souvent dû au hasard. Je suis né en Alsace où les protestants sont nombreux ; je suis donc protestant. L'intolérance du monothéisme nous mène souvent dans une impasse.

A présent, je voudrais dire quelques mots du texte présenté tout à l'heure. J'en retiendrai deux mots. Tout d'abord le mot « divin ». Ce mot ne renvoie pas à un Dieu personnalisé, il est beaucoup plus vaste. Monsieur Mattéi nous a expliqué que tout le monde ne rencontrait pas la transcendance. Je crois que cela est inexact. Je pense que nous la rencontrons tous un jour. Le deuxième mot est celui de « science ». Elle nous permet de comprendre l'ordre du monde et, en ce sens, elle peut être source de morale, quoique...

Jean-François MATTÉI

Je souscris à ce que vous avez dit, à un point près que je juge historiquement erroné. Vous avez parlé d'un Dieu jaloux. Il s'agit du Dieu de l'Ancien Testament. Vous ne trouverez pas un seul texte où Dieu soit jaloux dans le Nouveau Testament. S'il y a de l'affection dans le christianisme, c'est de l'amour et non de la jalousie. En ce qui concerne l'exclusivité et l'intolérance, je ne crois pas que ce soit l'apanage du monothéisme. Chez les dieux grecs, l'intolérance, l'exclusivité et la violence sont parfois extrêmes. Ce que vous dites du bouddhisme est juste, à ceci près que le bouddhisme n'est pas une religion, mais une sagesse. Pour qu'il y ait religion, il faut qu'il y ait une transcendance. Or Bouddha, l'éveillé, est un être humain comme vous et moi, même s'il a accédé à un statut divin.

De la salle

Peut-on vraiment avoir de l'espoir ? L'évolution technique ne s'accompagne pas d'une évolution du savoir et, vous l'avez dit, la culture ne semble pas être un rempart contre la barbarie. Tout cela est inquiétant. Vous avez parlé de la manière dont sont prises les décisions. Nous avons l'impression que les hommes politiques n'assument pas leurs responsabilités. Comment est-il possible de garder espoir ?

Le Député-Maire de Menton

Il me semble que nos sociétés présentent deux caractéristiques contradictoires. D'une part, elles sont conformistes jusqu'à l'abrutissement. C'est le politiquement correct, la pensée unique. D'autre part, ces sociétés sont composées d'êtres inquiets qui sentent que tout ne va pas bien comme on le leur dit, qui sont un peu en perte de valeurs. Ces deux éléments font des sociétés complexes, qui ne sont jamais satisfaites. Nous sommes un peu dans la situation de la société américaine décrite par Alexis de Tocqueville dans *De la démocratie en Amérique* : un pouvoir tutélaire et doux face à des individus atomisés. Tocqueville dit d'ailleurs à propos du pouvoir « *que ne peut-il leur ôter le trouble de penser à la peine de vivre.* ». Nous en sommes un peu là. Nous avons tellement complexifié notre société qu'il n'y a plus de responsable. Aujourd'hui, un Ministre prend plus de responsabilité politique qu'il ne prend de décisions politiques.

Catherine GOLLIAU

Je pense qu'il est fondamental de se sentir responsable. La responsabilité commence avec l'individu. Après tout, nous sommes responsables des gouvernements que nous avons, puisque nous les élisons. Je pense que nous avons trop tendance à rejeter la faute sur l'autre.

En ce qui concerne le monothéisme, je dirais que tout le monde a le droit de croire en Dieu mais pas celui de menacer les autres. Le « *connais-toi toi-même* » de Socrate est toujours d'actualité. Nous sommes responsables de nos actes et c'est en y réfléchissant que nous pourrions faire évoluer notre République.

De la salle

Ma question s'adresse à Catherine Golliou. Alain Finkielkraut a souligné un contresens dans l'analyse de la phrase « *connais-toi toi-même* ». Se connaître soi-même, c'est aussi connaître les limites collectives. Ne sommes-nous pas aujourd'hui dans une société par trop individualiste ?

Catherine GOLLIAU

A mon sens, « *connais-toi toi-même* » signifie qu'il faut se connaître suffisamment pour assumer ses responsabilités. Je ne veux pas dire qu'il ne faut penser qu'à soi. Il faut savoir exiger mais il faut aussi savoir donner. Pour être un citoyen responsable, il faut être solidaire de la collectivité. Ces règles ont d'ailleurs été explorées par les philosophes antiques. Notre société est trop gâtée. Nous avons pris l'habitude de vivre bien et de ne pas nous considérer responsables des changements. C'est un problème.

Le Député-Maire de Menton

Ce qui me semble caractéristique de nos sociétés au même titre que l'individualisme, c'est le comportement de consommateur des citoyens. Le consommateur fait ses choix sur le marché des politiques sans se soucier de sa contribution. Il est évident que notre société fonctionnerait mieux si nos citoyens y participait davantage.

Jean-François MATTÉI

Pour autant que l'on sache, « *connais-toi toi-même* » est en fait une maxime qui apparaissait sur le fronton du temple de Delphes et que Socrate a reprise à son compte. Cette maxime signifie en fait « *connais-toi toi-même et tu connaîtras les dieux* », car celui qui se connaît trouve en lui la part de divin. Ceci me semble être une des différences fondamentales avec la pensée moderne. Aujourd'hui, « *connais-toi toi-même* » signifie reviens sur toi et ouvre la porte au narcissisme. C'est ce que les penseurs du XVIII^{ème} siècle appelaient la barbarie. Pour eux, la barbarie est un repli sur soi tel que l'individu en oublie le monde extérieur, les dieux et la réalité du cosmos.

C'est ainsi que l'on peut dire que la barbarie a pénétré le système éducatif français. Dans les années 1960, l'éducation a été bâtie autour de l'épanouissement de l'élève qui, par définition, ne sait rien. L'épanouissement de l'élève, c'est donc l'épanouissement du néant. Toute véritable culture vient de l'extérieur. A force de faire croire que nous avons en nous un épanouissement qui ne demande qu'à sortir, nous faisons croire qu'il existe une capacité intérieure à découvrir le monde. C'est faux. Quand je reviens sur moi-même, je ne trouve que le vide. Cependant, ce que saint Augustin appelait « *les vastes palais de la mémoire* » ne sont pas vides. Lorsque l'on rentre en soi, il n'y a pas qu'un petit ego maladroît qui essaie de sortir. Il y a peut-être autre chose et cet autre chose est la culture.

Jean-François PRADEAU

L'idée que nous sommes responsables de toute chose en dernier ressort me semble être une idée contemporaine. Je ne crois pas que nous soyons responsables de tout ce que nous faisons. La raison en est simple : pour être responsables de tout ce que nous faisons, il faudrait avoir la maîtrise de tout, être tout puissant. Cette idée fait peser un poids énorme sur les individus. L'appel à la responsabilité interdit l'ignorance. Or vivre avec une part d'ignorance, se laisser conduire permet parfois de bien vivre. On nous demande d'avoir une opinion sur tout, alors que c'est impossible. En fait, la responsabilité individuelle me semble être l'envers de l'individualisme.

De la salle

Il me semble que l'actualité récente pose un problème que je voudrais vous soumettre. En quoi la loi peut-elle définir la vérité ? En quoi cette définition peut-elle être une norme des pensées et des comportements ?

Le Député-Maire de Menton

Nous sommes dans une société barbare. Nous avons remplacé les bonnes mœurs par la loi. Qu'il faille recourir à une loi pour compenser le manque de courtoisie en est une preuve. La loi est aussi un instrument dont nous faisons un usage abusif, en termes d'aménagement du territoire par exemple.

Pour revenir à votre question, je suis contre les lois mémorielles. Je ne suis pas partisan de l'histoire officielle. La loi n'est pas faite pour dire la vérité historique. Elle ne doit donc le faire pour aucun moment de l'histoire.

Jean-François MATTÉI

Je suis d'accord. C'est aux historiens d'essayer de comprendre ce qu'est la vérité historique. Ce qui est étrange, c'est que ces lois portent sur le passé. Pour moi, c'est une sorte de monstruosité juridique. Nous pourrions aussi faire une loi reconnaissant la destruction de Carthage si cela avait un sens. En outre, ces lois supposent que les historiens n'ont plus assez de sens critique pour apprécier la réalité historique. Je crois que les hommes politiques seraient bien inspirés de ne pas essayer de réécrire l'histoire, car ils rendent alors la vérité historique dépendante des élections.

Le Député-Maire de Menton

En ce qui concerne la loi sur la négation du génocide arménien, il a semblé à la majorité parlementaire qu'elle n'avait pas à participer à un vote concernant deux pays souverains et étrangers. Ce vote a d'ailleurs eu lieu en l'absence de deux tiers des députés. Ces pratiques ne sont pas celles d'une République responsable et sérieuse. Il faut que ceux qui représentent les autres aient conscience de le faire et prennent leurs responsabilités. Je crois que nous utilisons trop la loi à mauvais escient, en particulier dans ce domaine. Nous en venons à faire une législation bigarrée au gré des réclamations des minorités. La dernière en date s'élève contre la sortie d'un disque reprenant des chansons des années 30 dont « Le bon temps des colonies ». Si nous légiférons sur ce type de sujet, je ne vois pas pourquoi nous n'aurions pas recours à la censure. Le pire étant, qu'en posant de faux problèmes, nous en arrivons à remettre en cause des choses qui ne doivent pas l'être, comme la dénonciation de la Shoah.

De la salle

Dans ce cas pourquoi n'avez-vous pas voté contre la loi sur la négation du génocide arménien ?

Le Député-Maire de Menton

Ceci est une question émanant d'un conseiller municipal de l'opposition. Je viens d'expliquer pourquoi la majorité n'a pas voté ce texte. Si elle n'a pas voté contre ce n'est sûrement pas pour des raisons électorales mais par égard pour les Arméniens.

De la salle

Dans ce cas, il fallait voter contre !

Le Député-Maire de Menton

Monsieur, ce n'est pas parce que vous nous tendez des pièges que nous allons tomber dedans. Je suis désolé que nous ayons terminé sur cette note électoralo-partisane, les colloques ne sont pas fait pour cela. Je remercie nos invités pour leur participation.

Rencontres sur les origines

« *Science et quête de sens* »

Un croyant face à l'évolution de l'univers

Jean KOVALEVSKY

Astronome, Membre de l'Académie des Sciences

Je souhaite au cours de cette conférence vous présenter une des voies possibles de la réconciliation entre la foi chrétienne et la description que la science nous propose actuellement de l'univers, de son passé et de son évolution.

Cette incompréhension réciproque date du 16^{ème} siècle lorsque Copernic, puis Galilée, ont rejeté la vision aristotélicienne que l'Eglise s'était appropriée et qui était globalement cohérente avec les premiers chapitres de la Bible. Les récits de cette dernière sont d'ailleurs une version des idées qui avaient cours en Mésopotamie, au deuxième millénaire avant Jésus-Christ.

Cette première rupture s'est encore accrue lorsqu'au 18^{ème} siècle Buffon et Lamarck ont ouvert la voie des théories évolutionnistes, couronnées de manière éclatante par Darwin, en opposition avec la création admise à l'époque par les religions. Les astronomes ont ensuite introduit les notions d'évolution de l'univers, avec des durées se comptant en milliards d'années.

Il était généralement admis, ce qui est encore le cas aujourd'hui, que science et religion représentaient deux domaines totalement séparés. L'une s'occupe du comment, l'autre du pourquoi. Pourtant, les hommes ont aussi un besoin fondamental d'unité. Les vérités révélées par la religion et celles qui découlent des découvertes scientifiques sont soit incompatibles, auquel cas certaines doivent être rejetées, soit vraies toutes deux et constituent deux aspects d'une unique vérité. Dès lors, une synthèse s'impose.

La première position est celle des matérialistes qui nient l'existence de Dieu. C'est également celle d'un courant particulièrement développé aux Etats-Unis : le créationnisme. Ce dernier réfute dans la science tout ce qui est contraire au récit de la Genèse. A ceci s'ajoute le Dessen Intelligent qui n'est cependant pas une doctrine mais qui regroupe plusieurs variantes postulant toutes que Dieu est en quelque sorte acteur dans la création de l'univers et l'apparition de l'homme. Le créationnisme en reste l'aspect le plus radical et a tendance à s'approprier le terme de dessein intelligent, rendant par là-même ce terme suspect. Je ne l'emploierai donc pas.

Si notre volonté est de faire une synthèse, il est évident que Dieu doit apparaître quelque part, dans la description de la formation de l'univers et de son évolution. Rappelons dans un premier temps ce que la science nous apprend des premiers âges dans l'univers.

Tout commence par le big-bang, sorte d'explosion d'énergie à laquelle la science ne peut remonter que par des théories. Passons sur les détails très complexes pour simplement souligner qu'à un certain moment, la matière a été formée. Cette cosmogénèse a produit essentiellement de l'hydrogène et de l'hélium. L'univers était alors opaque et la lumière qu'il contenait ne pouvait s'en échapper.

Environ 300 000 ans plus tard, cette opacité a pris fin et les photons se sont échappés. Nous pouvons les observer, puisque c'est ce que nous appelons le rayonnement à 2,7 degrés absolus. Il s'agit de ce que les astronomes observent de plus ancien dans l'univers, soit il y a 14 milliards d'années. La gravitation a permis ensuite la création de grandes structures, des étoiles, des galaxies, des planètes. Ce sont ces éléments qui sont aujourd'hui les objets de l'observation des astronomes.

L'autre évolution est de nature chimique. Nous connaissons aujourd'hui 92 atomes, sans compter ceux que l'homme a créés. Les atomes se sont créés au travers de transmutations ayant eu lieu au sein des étoiles. Tous les éléments que nous connaissons se sont ainsi progressivement formés. Dans le milieu interstellaire ont également commencé à se former des molécules simples.

Tout ceci ne se déroule cependant pas au hasard, mais conformément aux lois de la physique qui régissent l'évolution de l'univers. Ces lois, qui se rapportent essentiellement à la mécanique quantique ou à la relativité générale, sont caractérisées par la valeur de quelques constantes que nous appelons les constantes fondamentales de la physique.

Actuellement, nous savons modéliser la manière dont un univers peut évoluer compte tenu de ces constantes et d'un certain nombre de conditions initiales. Nous avons constaté que si l'une de ces constantes avait été modifiée, l'évolution aurait été extrêmement différente. La vie n'aurait pu apparaître ou n'aurait pas eu le temps de se développer assez pour permettre à des êtres supérieurs de voir le jour, comme les reptiles, les mammifères, etc.

Il existe donc un remarquable ajustement de ces constantes qui a permis le développement de la vie. C'est ce que j'appelle le principe bio-tropique.

Une autre propriété de l'univers réside non dans une loi mais dans une observation : il existe une tendance constante du simple au complexe. Nous ne connaissons ni le moteur, ni la façon dont s'exprime ce principe de complexification. En outre, cette tendance s'accompagne également d'un accroissement d'informations dont l'ADN est l'exemple parfait.

En tant que croyant, je postule que Dieu a créé le monde, non seulement la matière mais également toutes les lois qui la régissent, y compris les principes que je viens d'évoquer. J'admets aussi que la phrase de la Genèse « Dieu dit : faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance » correspond à un concept qui doit pouvoir se situer dans une lecture qui ne soit pas en contradiction avec la science.

Cette ressemblance est à prendre dans un sens spirituel. L'évolution de la vie doit conduire à un être capable de connaître Dieu, de l'avoir en soi. Comme le dit l'Évangile : « Le Royaume de Dieu est en vous ». Au moment de la création du monde, cet être est simplement virtuellement créé.

Que peut-on dire de la longue évolution menant à l'homme ? Il s'agit d'un processus physique que les astrophysiciens savent plus ou moins bien modéliser. Le problème réside plutôt dans l'apparition de la vie et son évolution pendant 3 ou 4 milliards d'années. Le principe de

complexification et d'augmentation du contenu de l'information dans la matière me semble jouer un rôle essentiel dans ce processus mystérieux.

En tant que chrétien, je ne vois qu'une solution, c'est-à-dire l'action du Saint-Esprit, ou de Dieu si vous préférez, la Trinité étant de toute façon indivisible. Dans une des prières de base de l'orthodoxie, le Saint-Esprit est décrit comme étant « partout présent et remplissant tout » et par ailleurs comme « donneur de vie ».

Présent dans toute la matière, il peut agir sur elle et l'amener à un état de complexification susceptible de permettre l'apparition de la vie. Dieu ne se serait-il pas reposé après la création du monde comme le dit la Bible ? Non, la création est une action continue dans le temps qui n'est pas achevée maintenant. Elle est ce que nous, scientifiques, appelons l'évolution.

Si le processus en jeu jusqu'à l'apparition des premiers êtres pluricellulaires reste mystérieux, nous connaissons mieux l'évolution ultérieure grâce à la paléontologie. La théorie de l'évolution majoritairement admise est le darwinisme, rajeuni en néo-darwinisme. D'après cette théorie des mutations, donnant lieu à l'évolution des espèces et à la formation de nouvelles espèces, apparaissent au hasard. Cette formulation, qui comprend probablement une part de vérité, se heurte à une difficulté. Des calculs ont montré que si seul le hasard intervenait, il aurait fallu beaucoup plus d'un milliard d'années pour passer des premiers êtres pluricellulaires au foisonnement de la vie des derniers âges géologiques, au même titre qu'un promeneur parviendrait plus rapidement à traverser une forêt en utilisant une boussole plutôt qu'en marchant au hasard.

Cette boussole est à mon avis l'Esprit-Saint, avec pour agents la complexification et l'augmentation de l'information dans la matière. La présence de l'Esprit-Saint se serait donc développée et accrue au fil de l'évolution des animaux, peut-être justement en fonction de leur complexité, en même temps que la pensée prenait forme. A un moment donné, l'un de ces animaux a atteint un stade qui lui a permis de vaguement prendre conscience de son existence propre et de celle de son entourage.

Ce stade atteint, Dieu serait intervenu plus directement pour parachever son objectif : l'existence d'un être capable de concevoir Dieu. De plus, au même titre qu'il existe des hommes plus intelligents ou plus sensibles à l'art que d'autres, certains sont plus aptes à une vie éclairée par la spiritualité et plus sensibles à la présence de l'esprit de Dieu en eux et autour d'eux. Dieu a trouvé en Abraham un homme particulièrement réceptif à cette présence. S'en est suivie la relation privilégiée de Dieu avec la descendance d'Abraham, avec en point d'orgue la venue de Jésus.

Je ne prétends pas que les choses se sont passées exactement ainsi, mais j'ai voulu démontrer qu'il existait au moins un scénario d'une création continue qui, sans rien renier de la science, fait aussi intervenir Dieu sans que cela soit contraire à l'essentiel de la foi chrétienne. Je souligne qu'il ne s'agit pas de panthéisme. L'Esprit-Saint est partout présent dans la matière, mais il n'est pas la matière.

Par ailleurs, rien ne s'oppose dans ce type de scénario au fait qu'il puisse exister d'autres êtres réceptifs à la spiritualité au sein de planètes parmi des milliards de milliards d'étoiles qui existent dans le monde. De plus, puisque l'Esprit-Saint est présent dans la matière, notre relation avec la nature devrait être teintée de respect. C'est certes une loi de la nature que d'en utiliser les produits, notamment pour se nourrir. En revanche, la polluer ou la détruire revient en quelque sorte à la violer, et donc violer l'Esprit-Saint et pêcher contre lui. Ceci pourrait constituer une bonne façon de définir une approche chrétienne de l'écologie.

Quête de science et quête de sens

Pierre LENA

Astrophysicien, Membre de l'Académie des Sciences

Je vais essayer de compléter le magnifique panorama qui vient d'être dressé en énumérant quelques éléments de notre image du monde aujourd'hui. Chacun de ces éléments est le résultat, le plus souvent, de moins d'un siècle de science, le XXème siècle.

Si nous percevons la fragilité de notre planète, c'est d'abord parce que nous savons la saisir d'un coup d'œil, depuis l'espace, et que nous pouvons la sonder. Au travers de la description scientifique très détaillée que nous en faisons, nous prenons ainsi conscience de son caractère unitaire et global. L'écologie n'est, selon moi, qu'une conséquence de cette vision transformée de notre terre.

La science nous a également appris à dater cet étagement du temps au sein duquel s'est déroulée l'évolution. En outre, cette évolution dépasse l'évolution humaine, puisqu'il s'agit bien d'une évolution cosmique, partant des premiers instants du big-bang. Ce dernier n'est, d'ailleurs, qu'un événement précédé par d'autres que la science ne nous permet pas encore d'explorer. La science a donc entraîné un changement radical de paysage et d'échelle, à la fois dans l'espace et dans le temps.

De plus, nous nous interrogeons sur la singularité de notre planète depuis plus de 2 000 ans. Les premières questions avaient été posées par Démocrite, Lucrèce ou encore Epicure. Sommes-nous seuls dans l'univers, en tant qu'êtres conscients, en tant que vivants, en tant qu'êtres dotés d'une évolution qui leur est propre ? Cette question a pris un angle nouveau depuis 11 ans avec la découverte de la première planète extrasolaire, grâce au télescope de l'Observatoire de Saint-Michel de Haute-Provence. Nous connaissons aujourd'hui plus de 200 planètes, plusieurs systèmes solaires avec très bientôt la découverte quasiment certaine d'objets semblables à la Terre, sans que nos moyens d'observation nous permettent pour l'instant d'en discerner la surface, les contours, les phénomènes climatiques, etc...

Nous pouvons affirmer avec raison que la Terre n'est plus le point singulier, détrôné de sa place de centre du système solaire par Copernic, comme le soleil a depuis été détrôné de sa place de centre du monde ; mais une planète parmi des millions, peut-être plus encore, d'autres planètes plus ou moins semblables.

La réflexion sur la singularité de la vie date également de plus de 25 siècles. Démocrite s'interrogeait sur des mondes en évolution, sur des mondes semblables au nôtre, certains avec plus d'humidité, certains abritant des animaux. Quelle puissance spéculative ! Cette question de la singularité de la vie est aussi une question que les scientifiques peuvent aborder, non sous l'angle de la spéculation mais bien sous l'angle de la science. Quelles sont les conditions nécessaires pour que la vie apparaisse sur une planète ? Peut-on imaginer que les processus biologiques qui se sont produits sur la Terre puissent se reproduire ailleurs, sachant que nous connaissons encore très mal ces processus ? Ceci fait l'objet de la bio-astronomie, cette discipline toute nouvelle.

Dans ce panorama, nous avons vu des absolus ébranlés, par exemple par Copernic ou Darwin. De même, la relativité a rendu le temps comme élastique, ce qui est pourtant si contraire à l'expérience courante que nous en faisons. Il est néanmoins un absolu du temps qui n'a pas encore été ébranlé et peut-être ne le sera-t-il jamais. Il s'agit de son irréversibilité. Le temps coule comme un fleuve et dans un seul sens, pour reprendre l'image d'Héraclite. Peut-être réversible à l'échelle des particules élémentaires, le temps ne l'est plus à l'échelle des objets macroscopiques.

La science, au travers de son évolution et de sa capacité à fouiller les moindres détails de notre monde, ébranle bien des notions que nous croyons solidement établies, changeant ainsi en profondeur nos représentations du monde.

La quête des origines, quant à elle, est également aussi ancienne que l'homme lui-même. D'où viens-je ? Où étais-je avant de naître ? demande le petit enfant. Cette plongée soudaine dans la perspective infinie des générations est pour les enfants une sorte de révélation que la science ne contredit pas. Toute quête d'origine se dilue dans le brouillard. Que de contresens par exemple sur le big-bang, en oubliant simplement que le temps fait partie du monde et que situer la création comme étant un « moment du temps » est, au mieux, une aporie.

Abordons à présent la question du sens. Ces transformations modifient-elles en profondeur l'image que l'homme se fait de lui-même, soumis au hasard de l'univers ou responsable d'un monde en devenir ?

Nous avons vu beaucoup d'absolus se transformer en relatifs parce que la science avait modifié le paysage. De ces batailles perdues, nous pouvons tirer des leçons, dont celle de la nécessité de l'autonomie de la science, conjuguée à l'humilité d'une théologie qui doit s'abstenir d'aller dans un domaine où elle n'a pas sa place.

Cependant, pour créer ses magnifiques descriptions de l'univers, le scientifique puise à de multiples sources d'inspiration qu'il serait vain d'enfermer dans des catégories trop strictes. Newton a par exemple tiré une force extraordinaire de sa vision théologique postulant l'ordre du monde. Il s'est néanmoins demandé pourquoi, compte tenu du principe de gravitation universelle, les étoiles ne tombaient pas les unes sur les autres. Il a attribué ce maintien à Dieu, alors qu'il sera montré en 1929 que cela provient de l'expansion de l'univers. Peut-être aurait-il mieux fait de s'interroger davantage sans passer immédiatement dans le domaine théologique. Einstein a écrit de très belles pages sur le mystère, dans lesquelles il explique que le scientifique tient sa créativité de sa capacité à contempler le mystère de la nature.

J'ai évoqué l'autonomie de la science et l'humilité de la théologie. Ce retrait du religieux hors du domaine scientifique a parfois suscité des réactions violentes ou une volonté invasive d'utiliser les outils de la science pour expliquer la totalité de ce qui constitue l'expérience humaine. Nous avons tous en mémoire les excès du matérialisme scientifique voulant tout expliquer de l'histoire, de l'amour ou des relations humaines. Cette séparation a suffisamment ébranlé certains de nos contemporains pour aller chercher des voies comme celle du Dessen Intelligent mentionnée précédemment.

Ces réactions amènent à quelque chose de finalement salutaire, c'est-à-dire à réfléchir profondément sur la nature de la science. Ce n'est cependant pas une question moderne. Le Moyen-âge s'est interrogé sur ce sujet, avec des penseurs comme Guillaume d'Ockham ou Francis Bacon. Leur interrogation, baignée dans un climat de théologie médiévale, les avait déjà conduits à distinguer les causes secondes, qui relevaient de la science, de la cause première, qui relevait de la

théologie. La science n'avait donc pas à se poser la question du *deus ordinator*, celui qui écrit le « programme » du monde.

Nous sommes toujours au cœur de cette problématique. Il est souvent dit que la science répond au comment, non au pourquoi. Cette phrase est selon moi en partie fautive, puisque la science a précisément pour principe de décrire le processus des causes et des effets. Ce processus ne conduit jamais à la certitude ou à la non-certitude totale. Néanmoins, la science construit indiscutablement du vrai et cette idée de construction progressive est selon moi très importante.

En conclusion, quelles issues pouvons-nous trouver ? La première, proférée voilà quelques siècles, est le *credo quia absurdum* : la science me dit que c'est absurde, mais je crois quand même. Ceci ne me semble pas très fécond. La deuxième, à laquelle j'adhèrerais davantage, est d'observer simplement que la science ne construit pas d'éthique. Elle ne nous dit jamais ce qui est juste ou injuste, mais uniquement ce qui est le plus vrai ou le moins vrai, le plus probable ou le moins probable.

Elle laisse donc grand ouvert l'espace de l'éthique, celui du juste et de l'injuste, qui a pour valeur fondamentale ceci : ne fais pas à ton prochain ce que tu ne veux pas qu'il te fasse. Il s'agit là de la valeur fondamentale de l'humanité, qui introduit la relation à l'autre. Qu'y a-t-il de plus non-darwinien que ce principe de respect, d'effacement ou de sacrifice ? Nous rentrons là dans l'espace des valeurs. Ici, la science se tait, mais elle est cependant interrogée, comme en témoigne la multiplication des comités d'éthique.

Sur quoi cette éthique repose-t-elle ? Peut-être sur notre foi en des valeurs qui nous dépassent, c'est-à-dire, sur autre chose que sur une démonstration scientifique. Mais ceci ne veut pas dire que la foi ne fasse pas appel à notre raison, dans ce qu'elle a de meilleur, autant qu'à notre cœur.

L'articulation ontologique de l'origine de l'univers, un point d'appui rationnel à la question de sens

Eric BOIS

Astronome à l'Observatoire de la Côte d'Azur

La question de l'existence de Dieu et la question du sens ont une certaine parenté. La première englobe-t-elle l'autre, ou est-ce l'inverse ? L'objet de notre rencontre est cependant « science et quête de sens ». Je vais intervenir en tant que scientifique et me placer délibérément selon le point de départ du matérialisme. Un ami philosophe me l'a défini ainsi : « sagesse du bonheur qui se constitue dans l'éviction délibérée du sens ».

Ce point de départ n'est cependant pas suffisant, puisqu'il nous faut traiter de science et non de bonheur. Je me placerai donc dans le cadre de l'immanence totale et plénière. L'immanence correspond à l'ensemble des lois de la nature et à son auto-organisation qui ne résulte d'aucune action extérieure. Le respect de cette définition est selon moi une condition de salubrité de l'exercice scientifique.

Compte tenu de l'ampleur de la problématique, mon propos ne sera pas uniquement scientifique ni même totalement démonstratif. Je vous invite donc à le recevoir comme un témoignage.

Face à des questions existentielles radicales, j'envisage deux attitudes. La première est l'angoisse devant l'idée du néant. La deuxième attitude, que je me propose de développer, est l'étonnement. Mais enfin, « pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » demandait Leibniz. Dans cette veine, que je fais mienne, je voudrais évoquer mes cinq étonnements fondamentaux.

Mon premier étonnement est le suivant. Il y a quelque chose plutôt que rien. Il y a un univers à l'existence actuelle unique, il y a donc de l'être plutôt que pas d'être du tout. Au demeurant, ce devrait être un tohu-bohu inextricable, dominé par le hasard total, un bouillonnement fantasmagorique permanent, sans début, sans fin, sans phases. Or il existe des lois de la nature. La science est possible et c'est bien là mon deuxième étonnement.

Mon troisième étonnement est qu'il existe un petit nombre de principes premiers dont l'intelligibilité s'énonce mathématiquement. Ces principes donnent un cadre à la compréhension profonde des lois de la nature, de l'évolution et du principe de complexité croissante. Ceci constituait du reste la toile de fond du questionnement aristotélicien. Pourquoi y a-t-il du complexe et non pas que du simple ? L'on peut dire que la science contemporaine a largement contribué à répondre à cette question. Nous sommes dans un univers en expansion, en historicité, avec un commencement, une évolution et deux ou trois destinées possibles.

L'évolution permanente et la complexité croissante n'enlèvent pas la stabilité structurelle d'un certain nombre de lois dites de conservation et de quantités fondamentales qui restent invariantes à travers le temps et l'espace. Ceci constitue mon quatrième étonnement.

Cet univers qui existe, en évolution permanente, en mouvement permanent, n'est pas stérile. La vie y a été possible. Pour un point de vue matérialiste, cela suscite un cinquième étonnement.

La coexistence de ces principes de la nature et leur manipulation dans le cambouis scientifique me suggèrent personnellement une certaine cohérence de la nature. « La nature est fine, non pas malicieuse », disait Einstein. Cet étonnement suffit-il à produire la remontée au questionnement métaphysique ? J'estime que la voie est dangereuse et qu'il convient de s'armer davantage.

L'étonnement suscite en général la contemplation, l'art de l'artiste, l'interrogation du philosophe, l'étude du scientifique, etc... Néanmoins, de l'étonnement à sa formulation et à l'intellectualisation du concept qui en découle, quel abîme de sens ! Mais, plus se dévoilent les principes premiers de la nature, qui s'articulent le plus souvent avec cohérence, plus se profile un étonnement qu'Einstein traduisait ainsi : « Ce qu'il y a d'à jamais inintelligible au monde, c'est que le monde soit intelligible. »

Si le monde est en effet intelligible, c'est qu'il est susceptible d'alimenter la question du sens. En science, nous cherchons ce sens à partir de l'acceptation plénière de l'immanence de la nature. Or, l'étude de cette immanence procure un singulier sentiment de cohérence de la nature qui suggère à la raison qu'il est probablement peu raisonnable de penser que l'univers puisse tirer son être de lui-même.

Cette non-suffisance ontologique de l'univers peut être induite par trois constats simples et suffisants que je vais me contenter de citer : le constat de l'existence de l'univers ; le constat de son mouvement permanent ; le constat de son inclinaison naturelle interne. Quel que soit le niveau de science que nous pouvons produire, il faut un « déjà-là » dans l'être pour faire de la science. La question de Leibniz ne relève pas de la science, elle est métaphysique.

Dans le système constitué par les lois de l'immanence, l'induction ontologique se présente comme une proposition formelle, non-vérifiable et en même temps nécessaire à l'autonomie de la raison. Il s'agit là d'une relation ontologique, c'est-à-dire qui n'entretient pas de lien nécessaire avec le temps, entre l'univers et un autre niveau de réalité, source première de l'être.

Le propre d'une relation ontologique est en outre de fonder l'existence sans la prédéterminer. Il me paraît acceptable d'envisager une telle relation pour ancrer une notion d'origine véritable à notre univers en mouvement permanent, sans en prédéterminer sa genèse. La logique d'une relation ontologique est ainsi de sauvegarder une immanence pleinement intra-physique, la transcendance restant strictement métaphysique. La métaphysique est donc posée dans l'ordre de la séparation sans exclusion, pour l'autonomie de la raison.

L'origine de l'univers est greffée dans une relation ontologique qui le soutient dans l'existence. Nous pourrions nous poser la question de l'origine de cette relation. Nous saisissons là la distance avec les philosophies transcendantalistes du commencement temporel de l'univers.

Aussi loin que nous puissions remonter, l'origine semble rester inatteignable et son principe inassignable. Or chercher l'origine de l'univers et trouver un commencement du cosmos, voilà bien, au premier siècle de la cosmologie scientifique, le XXème, l'étonnante mésaventure de l'homme en quête de sens et de sa place dans l'univers.

La science au quotidien ne porte pas l'enjeu du sens, mais un simple constat suffit : l'univers existe de fait et la science de l'univers est possible. Dès lors, comment poser la question du sens, jugée plutôt impropre à la science, sans trahir la légitimité et la vérité du questionnement quant à l'origine décisive de l'univers. C'est probablement dans cette intime confusion entre *origine et commencement* que se joue toute l'affaire. La création ne peut être que d'ordre ontologique et non

pas phénoménal. Le concept métaphysique de création prend corps dans une relation de type ontologique, laquelle fonde un principe d'origine permanente.

La création renvoie à une origine ontologique par une relation du même type. De ce fait, par l'articulation ontologique de l'origine de l'univers, se présente un point d'appui rationnel à la question du sens et du non-sens en science.

L'ontologie manifeste une question : qu'est-ce que l'être ? Je ne peux enfermer l'être dans une définition qui l'épuise et c'est cela qui est intéressant. Je ne comprends pas l'être, mais je puis m'étonner d'être. En cela, je connais que je suis. L'être, l'étonnement d'être, sont premiers et la causalité seconde. Néanmoins, tout dépend de l'ouverture à l'être. Celle-ci est *libre*, mais elle dérive, selon moi, d'un acte premier ; le raisonnement vient ensuite. Cette ouverture à l'être, à l'altérité de la nature, de Dieu ou d'autrui, est selon moi la condition impérative de l'amour, sommet de l'être, et en définitive la condition du bonheur.

De l'hominisation à l'humanisation : le rôle médiateur du cerveau

Pierre KARLI

Biologiste, Membre de l'Académie des Sciences

Pour le biologiste que je suis, l'espèce à laquelle nous appartenons est caractérisée par un cerveau à nul autre pareil. Mais en quoi notre cerveau, fruit de l'hominisation, est-il si différent de ceux qui l'ont précédé dans l'histoire évolutive ?

Nous pouvons distinguer au sein du cerveau, de manière schématique mais non arbitraire, 3 niveaux fonctionnels superposés et hiérarchisés, mais interagissant étroitement de manière ascendante et descendante. Ces étages correspondent au triple dialogue que chacun de nous conduit avec son environnement matériel, son milieu social et son monde intérieur.

Les 3 dialogues en question se distinguent très concrètement les uns des autres par plusieurs aspects :

- l'ordre des besoins qu'ils visent à satisfaire : biologiques, émotionnels et affectifs, spirituels ;
- la nature des moyens d'expression et des moyens d'action mis en œuvre pour satisfaire ces besoins : comportements élémentaires, innés ou acquis ; communication verbale et non verbale nécessaire à l'élaboration et à la préservation de l'équilibre relationnel et affectif qui sous-tend les interactions sociales ; démarches de la pensée et du travail sur soi requises pour la construction d'un sujet souhaitant vivre pleinement sa quête de liberté intérieure, de sens, de cohérence et de permanence ;
- la nature des informations traitées, leur mode de traitement et les structures du cerveau assurant ce traitement.

Emmanuel Mounier met en avant une tripartition analogue. Tout en prônant la valeur absolue de la personne humaine, il lui reconnaissait 3 dimensions étroitement complémentaires : l'incarnation ; la communion ; la vocation.

L'incarnation correspond à l'incarnation en un corps à la fois pour soi et pour autrui. Ceci est un élément constitutif de la construction et de la conscience de soi. La communion s'entend avec les autres, dans des échanges structurants et potentiellement enrichissants. La vocation, enfin, implique la constitution d'une vie spirituelle, d'un espace moral intérieur nous permettant de répondre à notre vocation d'enfants de Dieu si nous sommes croyants, ou à une transcendance qui fonde la dignité singulière de l'homme.

Avant de coexister au sein du cerveau humain, ces trois étages fonctionnels se sont progressivement développés et superposés. Les modalités de fonctionnement de chacun de ces étages diffèrent fondamentalement. A l'étage inférieur, correspondant pour l'essentiel à la partie haute du tronc cérébral et à l'hypothalamus, le substrat nerveux est entièrement pré-câblé à la naissance. Son fonctionnement est très largement automatique.

A l'étage supérieur, un rôle essentiel est joué par le cortex préfrontal, dont le développement privilégié est un aspect majeur de l'hominisation. Cette région du cerveau se caractérise par des connexions très riches largement non pré-câblées, c'est-à-dire une forte sensibilité aux influences structurantes du vécu individuel.

Entre ces deux niveaux se situe un niveau intermédiaire au sein duquel l'ensemble amygdale-hippocampe joue un rôle essentiel. Il est le réceptacle des multiples conditionnements subis tout au long d'une existence dans un contexte socioculturel donné.

Le fait marquant à retenir est l'accroissement très net du tronc cérébral vers le cortex préfrontal du degré de plasticité des réseaux neuronaux et de leur ouverture à l'influence structurante de l'expérience vécue et du temps.

Progressivement, nous passons d'une vie marquée par la spatialité, la structure, la nécessité et la répétition, à une vie marquée par la temporalité, l'histoire, la contingence et l'innovation. Les automatismes figés et répétitifs laissent place à l'action délibérée et créatrice.

Cette maturation du cortex préfrontal se réalise pour l'essentiel au cours des premières années de la vie et est donc profondément marquée par les interactions du petit enfant avec son environnement social. En outre, c'est au niveau du cortex préfrontal et de ses relations avec l'amygdale que se produisent les lésions et les dysfonctionnements provoqués par des conditions d'environnement précoce défavorable : stress ; carence affective ; diverses formes de maltraitance.

Si notre cerveau, fruit de l'hominisation, nous est donné ; notre humanité, quant à elle, est une tâche qu'il nous appartient de réaliser. Il nous faut donc l'assumer et en répondre face au monde et face à nous-mêmes.

Le neurobiologiste se trouve cependant confronté à deux questions auxquelles il ne peut se dérober. Nous parlons beaucoup de la nécessité d'une éthique dans tous les domaines, mais il est clair que la réflexion sur une éthique et le souci de la mettre en pratique n'ont de sens que si nous disposons réellement du libre arbitre. Or pour nombre de mes collègues neurobiologistes, notre liberté n'est qu'une illusion qui, bien que belle et nécessaire, n'en reste pas moins une illusion. Il y a là un questionnement fondamental.

Cette première question m'a fait beaucoup réfléchir et m'a conduit à écrire un ouvrage intitulé *Le cerveau et la liberté* pour affirmer qu'en l'état actuel de nos connaissances, rien ne nous oblige à renoncer à la conviction de l'existence réelle de notre libre arbitre, tout en sachant que notre liberté intérieure ne nous tombe pas du ciel. Elle est en effet le fruit d'une quête exigeante et incessante.

La deuxième question est la suivante. Lorsque nous parlons d'un chromosome du crime ou d'un gène de l'agressivité, ne faut-il pas admettre que le mal correspond à une fatalité d'ordre biologique et que notre liberté de choix peut à tout moment être annihilée par cette fatalité ?

Là encore, le neurobiologiste, attaché à l'humanisme chrétien, ne peut ignorer ce questionnement. Dans mon ouvrage *L'homme agressif*, j'ai affirmé que rien ne permet de prétendre que l'agressivité et la violence sont inscrites dans nos gènes. Certes, chacun de nous a la capacité d'utiliser des actes violents en guise de moyens d'expression et d'action, mais rien ne nous contraint à les utiliser.

C'est sur ce socle indispensable de liberté que nous pouvons nous efforcer d'édifier notre humanité. Parmi les facettes de cette promotion de l'humain en nous-mêmes, deux me paraissent particulièrement essentielles.

Tout d'abord, compte tenu de l'importance de la dimension temporelle et historique de l'existence humaine et de toute quête de sens et de cohérence, il nous faut apprendre à inscrire notre pensée et notre action dans la durée. Le cerveau nous y aide en fonctionnant comme le réceptacle actif d'une mémoire autobiographique et de notre représentation complexe de notre rapport au monde, à autrui et à nous-mêmes, tout en nous donnant la possibilité de nous y référer à tout instant pour nourrir notre désir d'avenir.

De plus, il faut savoir se construire une vie intérieure qui seule permet de se distancier par rapport au monde pour ne pas vivre simplement à la surface de nous-mêmes et être ainsi très vulnérables aux sollicitations, séductions et manipulations dont nous sommes constamment la cible. Il faut également parvenir à nous distancier par rapport à nous-mêmes afin d'être en mesure de nous ouvrir à l'autre et d'avoir le souci de la réciprocité. A défaut, le sens moral risquerait de n'être qu'un vain mot.

Le cerveau nous fournit là aussi deux outils d'une importance majeure. Le premier est le langage, qui nous permet de partager la parole avec les autres mais aussi avec nous-mêmes en mettant à profit cette capacité proprement humaine d'être deux quand nous sommes seuls. C'est grâce à ce dialogue intérieur que nous pouvons faire du travail sur nous-mêmes, en explorant les arcanes de notre aventure personnelle. Le second outil est notre capacité à nous débarrasser, par un processus d'inhibition, de pensées et d'actes parasites et obsédants.

Un fonctionnement normal du cortex préfrontal est requis par-delà les incitations du moment et les conditionnements forgés par le vécu, au sein d'un projet personnel plus conscient, réfléchi et voulu. De plus, les lésions touchant cette zone peuvent provoquer plusieurs troubles d'ordre affectif : apathie ; indifférence affective ; manque de retenue en société ; agressivité ; comportement asocial et absence de culpabilité ou de remord.

Ces dernières années, l'imagerie fonctionnelle du cerveau a confirmé l'implication de différentes régions du cortex préfrontal dans des opérations cognitives et des processus affectifs nécessaires au savoir-être et au savoir-vivre en société. Il est important de rappeler que ces lésions peuvent être provoquées par des conditions d'environnement précoce particulièrement défavorables. Autant dire que tout doit être fait pour que chaque enfant puisse bénéficier de conditions d'environnement permettant une réalisation optimale de toutes les potentialités inhérentes à son cerveau.

Permettez-moi de conclure en citant Jean Giono : « L'homme, on a dit qu'il était fait de cellules et de sang. Mais en réalité, il est comme un feuillage : il faut que le vent passe pour que ça change. » Les neurobiologistes s'occupent essentiellement de ce feuillage, de son agencement, de son développement et des sèves matérielles qui doivent le nourrir pour que le vent qui viendrait l'animer suscite autre chose qu'un gémissement plaintif. Il appartient à tous les créateurs et éducateurs de faire en sorte que le vent se lève, et que passe dans ce feuillage le souffle de l'esprit et celui du cœur, sans lesquels ce feuillage serait condamné à rester muet, pour lui-même comme pour les autres.

La signification de l'homme et l'émergence de la conscience

Henry de LUMLEY

Préhistorien, Membre correspondant de l'Académie des Sciences

Nous savons aujourd'hui que l'univers est né voilà environ 14 milliards d'années et qu'il est en expansion, celle-ci étant de plus en plus rapide. Les différentes forces de la nature, c'est-à-dire les lois de celle-ci ou encore les constantes de l'univers, ont permis la formation d'amas de galaxies englobant chacune des milliards d'autres galaxies, d'étoiles et de planètes. Elles ont également permis le développement de la vie sur la Terre dans son infinie complexité.

Pour parvenir à l'émergence de la conscience, l'univers avait besoin de 14 milliards d'années. Il a obéi à des lois finement ajustées pour permettre l'apparition de la vie, il y a près de 3,8 milliards d'années, et l'émergence de la conscience à une période beaucoup plus récente.

Si la conscience humaine est apparue, c'est que la matière de l'univers était telle, dès les premières secondes du big-bang, qu'elle pouvait y aboutir. L'homme est-il le but de l'univers et de la vie ? Les hommes sont-ils le produit accidentel et dépourvu de sens de l'évolution ? Au contraire, chacun d'entre nous est-il le résultat d'une raison créatrice principe de tout ce qui est ?

La science s'efforce surtout de répondre au « comment ». Elle découvre les lois qui régissent l'univers. Elle reconstitue peu à peu la naissance et l'histoire de l'univers, l'émergence et l'histoire de la vie et de l'homme. Elle permet de reconstituer l'enchaînement des événements ayant conduit du big-bang à l'ensemble des être vivants qui peuplent aujourd'hui la planète.

Cependant, la science ne peut selon moi que lire le déroulement de cette aventure qui se dirige sans cesse vers plus de complexité. Elle ne répond pas au « pourquoi ». Cette évolution est-elle ou non le fruit du hasard ? Ce n'est pas aux scientifiques de répondre, mais aux philosophes, aux métaphysiciens et aux théologiens.

Le scientifique ne peut toutefois s'abstenir de réfléchir à ces questions. Pour de nombreux scientifiques, tous les ajustements jalonnant l'évolution n'ont été que fortuits. Pour d'autres, les paramètres cosmologiques sont finement réglés et ont permis à la vie et à la conscience d'apparaître, ce que nous appelons parfois le principe anthropique.

La science ne nous aide pas à choisir entre l'hypothèse du hasard et celle de la nécessité. Elle traite du « comment », alors que la religion traite du « pourquoi ». Ainsi, la question de l'origine de l'univers est métaphysique quand elle se pose sous la forme suivante : pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Einstein disait d'ailleurs que la science sans la religion était boiteuse et que la religion sans la science était aveugle. De même, il a écrit : « La science offre un choix plus sûr que la religion pour la quête de Dieu ». En ce sens, l'astronome Trinh Xuan Thuan énonce : « Je ne peux me résoudre d'attribuer l'organisation et l'harmonie de l'univers au pur hasard. »

Pour le croyant, la place de l'homme dans l'univers est d'être celui par qui l'histoire de l'univers trouve son aboutissement. Cette conclusion est strictement liée à la foi. Dans l'ordre symbolique, cette place de l'homme dans l'univers n'est pas accessible à la science qui ignore toute explication

par la finalité et toute visée spiritualiste. En revanche, l'affirmation par le croyant de la finalité de l'œuvre de Dieu reçoit aujourd'hui une dimension nouvelle grâce à la connaissance scientifique de l'évolution de l'univers, de la vie et de l'homme. Nous voyons là comment s'accordent science et foi pour se compléter sans se confondre, dans une véritable synergie.

L'émergence de la conscience ne se limite pas à un aspect physico-chimique. C'est de cette conscience que provient la grandeur de l'homme. Par sa conscience, l'homme occupe dans le monde une place à l'articulation de la matière et de l'esprit. En outre, l'émergence de la conscience a accompagné l'évolution morphologique et culturelle de l'homme. Au cours de cette longue évolution, la conscience n'a cessé de s'enraciner en l'homme, au sein de la vie et au sein de l'univers.

Ceci a permis l'acquisition progressive de la notion du bien et du mal, du libre-arbitre, des facultés d'auto-détermination et plus récemment de la notion d'altruisme. La conscience a permis à l'homme de réfléchir à sa place dans l'histoire de l'univers et de s'interroger sur sa véritable signification.

Aujourd'hui, les découvertes de la science permettent de situer la conscience de soi par rapport à la connaissance du monde réel. Il est clair que les textes de la Genèse ne sont pas des pages de science. Ils correspondent à un langage symbolique qui avait pour but d'expliquer ce qui est. La connaissance scientifique de l'évolution du monde et de la naissance de l'humanité sur Terre ne détruit pas pour autant les relations du croyant avec Dieu.

Les chercheurs scientifiques appartiennent à toutes les religions et à toutes les philosophies. Nous trouvons parmi eux des athées, des agnostiques et des croyants. La compréhension de l'univers, loin de nous entraîner dans des oppositions stériles et néfastes, devrait nous conduire à plus de tolérance.

Deux regards complémentaires sur l'univers : science et Révélation biblique

Père Abbé Gérard LAFOND
Bibliste

Je me propose d'évoquer deux regards différents que l'homme peut porter sur le monde et sur lui-même : un regard scientifique et un regard de foi, à partir de la Révélation de l'Ancien et du Nouveau Testament. J'espère montrer que ces deux regards ne sont pas contradictoires, mais complémentaires, ce qui signifie que l'un apporte des informations que l'autre ne peut pas donner et réciproquement.

Avant tout, il convient de préciser ce que l'on entend par Révélation dans la tradition judéo-chrétienne. Etymologiquement, le mot signifie « ôter le voile » et donc faire apparaître des choses cachées. On admet que Dieu prend l'initiative de se manifester, au cours des temps, à certains hommes et à certaines femmes pour leur confier un message concernant le sens de la vie et contenant un enseignement qui va au-delà de ce que l'on peut connaître par le seul exercice de la raison. Dieu n'est pas un professeur qui explique une théorie à ses élèves, mais plutôt un père qui souhaite élever ses enfants, c'est-à-dire leur apprendre à bien penser et à bien agir, en leur dévoilant peu à peu ce qu'ils doivent savoir pour entrer librement en alliance avec lui et parvenir ainsi à la fin dernière qui leur est assignée : une vie éternelle bienheureuse dans la communion avec Dieu. Plus tard, mis par écrit et confié à la communauté des croyants, le message prend la forme de livres inspirés racontant l'histoire du salut, et regroupés en une « bibliothèque » que nous appelons la Bible.

La Révélation biblique enseigne que le Dieu qui a fait alliance avec un peuple déterminé – mais en vue d'une alliance nouvelle et universelle proposée à toute l'humanité – est aussi le Dieu qui a créé *le ciel et la terre*, c'est-à-dire l'univers « au commencement ». Le premier chapitre du *Livre de la Genèse* – et de toute la Bible – offre un récit de la création qui, bien évidemment, ne coïncide pas du tout avec l'image du monde et de son commencement, tels que nous les présentent la science moderne et le modèle standard du Big Bang. Aujourd'hui, l'image du monde a été entièrement renouvelée, surtout par l'astrophysique et la mécanique quantique, dont les étrangetés – par ailleurs incontestables – déconcertent aussi bien *l'honnête homme* que le scientifique et le philosophe. Un *nouveau paradigme* nous oblige à vivre avec des concepts entièrement nouveaux. L'homme se croyait autrefois au centre de l'univers : il est maintenant totalement décentré et comme perdu, lui et sa petite planète, au sein d'un immense tourbillon de galaxies en fuite les unes par rapport aux autres. Il retrouve toutefois une certaine *centralité*, en ce sens qu'il est capable de décrire et de comprendre par son intelligence, au moins en partie, cet univers qui l'entoure.

Alors, où est la vérité ? Est-elle dans l'image rassurante d'un ciel et d'une terre bien stables, bien ordonnés, que semble décrire la Bible ? Ou est-elle dans l'étourdissante complexité que la science nous présente ? Eh bien ! La vérité est dans la *complémentarité* des deux conceptions. Il n'y a pas de contradiction, car l'auteur de la Genèse n'a jamais prétendu décrire scientifiquement l'apparition et le développement du monde, tandis que la science ne prétend en aucune façon expliquer son origine et sa finalité.

Pour aborder sainement la lecture du premier chapitre de la Genèse, il faut se demander ce que son auteur a réellement voulu nous enseigner. Il va sans dire que ce texte vénérable n'est en aucune façon le compte-rendu d'un improbable « témoin » du surgissement de l'univers, mais tout simplement une *introduction à une histoire sainte*, l'histoire du salut. Avant de présenter « les générations » (en hébreu, *tôledoth*) humaines qui vont se succéder jusqu'à la vocation d'Abraham, le Père des croyants, l'auteur raconte « les générations » du ciel et de la terre. C'est le regard simple, le regard de l'enfant, qui énumère ce qu'il voit, et qui nous dit : tout ce qui existe a son origine transcendante en Dieu. Les six premiers jours de la création n'ont aucun rapport avec une succession réelle de choses apparaissant les unes après les autres, ils constituent un résumé symbolique et *liturgique* du Temps de l'homme et de l'univers ; le septième jour – le sabbat – signifiant l'accomplissement eschatologique de toute la création.

En effet, dans la perspective dite « apocalyptique » – le mot *apocalypse*, faut-il le rappeler, signifie *révélation* et n'évoque en aucune manière une catastrophe cosmique, mais tout juste le contraire ! – l'univers est appelé à se transfigurer en *cieux nouveaux et terre nouvelle*. Cette transformation a déjà commencé avec l'Incarnation du Fils de Dieu, Jésus Christ, et sa Résurrection des morts, véritable irruption de l'éternité dans le temps. Elle s'achèvera avec la Manifestation du Christ à la fin des temps, la « Parousie ». Inutile de dire qu'un tel dévoilement est hors de portée de la connaissance scientifique. Entre le regard biblique et le regard scientifique, il ne peut y avoir aucune contradiction. Bien qu'ils portent globalement sur le même objet : l'univers, ces deux regards n'ont pas le même point de vue. Le regard scientifique part d'en bas (du sensible), le regard de foi part d'en haut (du Principe transcendant).

Cependant, des analogies existent entre la démarche du chercheur scientifique et celle du croyant. La première analogie est celle du postulat préalable à toute recherche : *le monde est intelligible*, pour le scientifique ; *il y a Dieu*, pour le croyant. La seconde analogie est celle de l'existence du « mystère » en science et du mystère de foi. La troisième, enfin, est celle qui existe entre *recherche scientifique* et *quête spirituelle* : toutes deux visent la connaissance de la vérité ; toutes deux sont *sans fin*, car elles n'épuiseront jamais leur objet. Elles demeurent ouvertes à toutes les autres sources de connaissance, elles s'enrichissent mutuellement du regard de l'autre. Mais tandis que le regard scientifique ne fait qu'entrevoir la question du sens de l'univers, laissant à la philosophie le soin d'y répondre partiellement ; le regard du croyant, illuminé par la Révélation, découvre que l'origine et la fin de toute chose est l'Amour, car « Dieu est Amour » (cf. 1^{ère} Lettre de saint Jean).

En conclusion, rappelons que « science sans conscience n'est que ruine de l'âme », et pas seulement de l'âme : elle est également un danger pour toute la société. La responsabilité des scientifiques est énorme, non seulement parce qu'ils manipulent des choses dangereuses, mais également parce qu'ils jouissent d'un prestige considérable dans l'opinion publique – une sorte d'inafaillibilité – en raison des progrès incessants des connaissances. Le moindre faux pas peut ainsi conduire à des catastrophes physiques, morales ou idéologiques. Gardons en mémoire les prétentions scientifiques du nazisme et du marxisme-léninisme et leurs conséquences...

On sait maintenant que les sciences ne conduiront jamais à une connaissance exhaustive de l'univers. Après une période de triomphalisme scientifique, la voie est à nouveau ouverte à d'autres modes de connaissance : philosophie, traditions culturelles et religieuses, art et poésie, Révélation divine... Nous n'avons aucune raison, aujourd'hui, de sombrer dans le pessimisme suicidaire, nullement scientifique d'ailleurs, d'un Jacques Monod, qui écrivait, dans *Le hasard et la nécessité* : « L'homme ne peut se leurrer de l'espoir qu'il participe à quoi que ce soit qui le dépasse. Il sait enfin qu'il est seul dans l'immensité indifférente de l'univers, d'où il a émergé par hasard. Non plus

que son destin, son devoir n'est écrit nulle part. A lui de choisir entre le Royaume et les Ténèbres. Il sait maintenant que, comme un Tsigane, il est en marge de l'univers où il doit vivre, un univers sourd à sa musique, indifférent à ses espoirs comme à ses souffrances et à ses cris. » En connaissance de cause, nous choisirons le Royaume !

Débat avec la salle

De la salle

J'aurais souhaité entendre aujourd'hui un débat scientifique sur l'origine de l'homme. Or, j'ai le sentiment que le seul scénario proposé est la foi en Dieu. Je suis donc quelque peu déçu, mais je vous remercie pour certaines paroles poétiques magnifiques et de grande humanité.

De la salle

Monsieur Karli, vous avez évoqué le problème de libre-arbitre, nécessaire pour rendre l'homme moralement responsable. Ce libre-arbitre doit nous permettre de canaliser les pulsions, entendues au sens freudien du terme, qui animent très souvent nos actes. Nous pouvons les canaliser en faisant appel à l'expérience passée par exemple.

Cependant, si nous sommes libres de nos actes, nous ne sommes pas libres d'échapper aux conséquences de nos actes. Ce sont, selon moi, ces conséquences qui limitent véritablement la liberté humaine. Elles pourraient nous être données par ce que Platon appelait « l'ordre du monde » qui nous est donné par la science. Cette dernière peut, en ce sens, venir au secours de la construction morale.

Néanmoins, la science donne moins à l'homme une idée de l'ordre du monde qu'un outil, une puissance, un moyen d'action. Elle est en ce sens au service de la morale et ne pourrait en aucun cas en être à l'origine.

Pierre KARLI

Je n'ai pas prétendu que la science était à l'origine de la morale. Peut-être me suis-je fait mal comprendre ? Nous savons aujourd'hui, grâce à l'imagerie fonctionnelle du cerveau que certaines régions du cortex préfrontal sont activées lorsqu'un jugement moral est porté. Je ne dis pas du tout que le jugement moral naît du fonctionnement de cette région. De plus, le réseau neuronal activé n'est pas le même selon que le jugement porté implique ou non la personne qui le porte.

Mon propos visait donc à souligner que ces régions doivent fonctionner normalement pour qu'un jugement moral, surtout s'il implique la personne qui le prononce, puisse être porté. Suite à certaines lésions de ces régions, le sujet ne présente plus aucun sentiment de culpabilité ou de remord. Il peut être rétorqué que cela ne relève pas des neurones, mais il s'agit pourtant d'une observation qui est faite systématiquement.

Quant au libre-arbitre, je suis le premier à dire que cette faculté est singulièrement encadrée. Il existe tout un ensemble de déterminations biologiques et sociales faisant de notre liberté intérieure une quête exigeante et incessante. En l'état actuel des connaissances, je n'ai pas de raison de penser qu'il ne m'est pas possible d'accéder à une certaine liberté intérieure. J'en suis même convaincu, ce qui évidemment ne prouve rien.

J'ai également souligné que nous nous référons à tout moment à notre mémoire autobiographique et à des représentations de notre rapport au monde, aux autres et à nous-mêmes. Or cette mémoire et ces représentations sont nées des interactions que nous avons eues avec un environnement que nous n'avons pas toujours choisi. Notre faculté d'auto-détermination est singulièrement encadrée et encore une fois correspond au fruit d'une quête incessante et exigeante.

De la salle

Dans le bouddhisme, l'objectif poursuivi est la paix et la recherche de la connaissance. Il n'y a donc pas de problème avec la science qui est progressivement intégrée comme une réalité. Le bouddhisme prône également le respect de l'environnement afin de favoriser le partage des richesses. Il existe ainsi plusieurs religions ou modes de penser en accord avec l'évolution scientifique.

Le problème est que si ces principes sont généralement acceptés, ils ne sont pas pour autant mis en œuvre, et nous agissons souvent selon nos intérêts personnels du moment. Au Tibet, la règle est : pensée pure, parole pure, acte pur. Il n'est donc jamais question de faire une mauvaise action. Chez nous, en revanche, nous agissons selon nos pulsions. Comment assurer demain la survie de l'humanité si nous ne mettons même pas en pratique les règles que nous connaissons déjà ?

Jean KOVALEVSKY

Je suis d'accord avec vous sur la base morale de certaines religions asiatiques, même s'il ne s'agit pas exactement de ce que nous entendons par « religion » en Europe. Néanmoins, rien de ce que vous avez avancé ne contredit le christianisme. J'ai d'ailleurs mis l'accent à la fin de mon exposé sur ce que pourrait être une écologie chrétienne. Je connais, en outre, un chercheur bouddhiste qui s'inscrit exactement dans le même sens des études que nous essayons de faire entre la science et la spiritualité.

De la salle

Monsieur Karli, pensez-vous qu'autour de chaque être humain il existe un champ d'énergie et que les êtres humains puissent communiquer entre eux à travers ce champ ? Pensez-vous que cela s'applique aux objets et aux animaux également et que nous puissions par conséquent communiquer avec ce qui nous entoure, y compris avec Dieu ?

Pierre KARLI

Qu'entendez-vous par « champ d'énergie » ? Pour un neurobiologiste, cette notion est inconnue.

De la salle

Il s'agit de particules en vibration, invisibles pour les êtres humains, à l'image d'un champ électromagnétique.

Pierre KARLI

Il faudrait que vous nous suggériez des expériences à effectuer pour mettre en évidence ces particules, mais personnellement, je ne vois pas ce dont il est question. Ce thème est en dehors de mon champ d'investigation.

Pierre LENA

Il s'agit d'une vraie question de physique mettant en jeu l'interaction entre les objets, par exemple entre la Terre et la Lune, entre un aimant et du fer ou entre un électron et un atome. Les physiciens ont essayé de répondre à ces questions et ont développé le terme de « champ ». Pour expliquer l'interaction à distance, il faut mettre en évidence un échange de quelque chose. C'est ce quelque chose que les physiciens appellent un champ et plus précisément dans le cas que j'évoquais un champ de gravitation.

Votre question est peut-être celle de savoir s'il existe des champs que nous ne connaissons pas encore. Il serait présomptueux de ma part de penser que nous aurions d'ores et déjà atteint l'exhaustivité dans ce domaine. Nous avons des exemples de phénomènes qui restent pour l'instant des mystères pour la science. L'astronomie a ainsi mis en évidence depuis une trentaine d'années de la matière appelée « matière noire ». Cette présence se traduit par un champ de gravitation, mais par aucun autre des signes classiques de la matière. Qu'est-elle et comment interagit-elle ? Nous ne le savons pas.

Le phénomène que vous soulevez est intéressant, mais comme l'indiquait Pierre KARLI, pour l'aborder, il faut trouver un phénomène susceptible d'être isolé en laboratoire et répété. Mettre à jour un champ reste un long processus.

De la salle

J'ai le sentiment que nous n'avons pas approfondi la question de la quête de sens. Je ne pense pas que la science cherche du sens. Elle étudie la réalité telle qu'elle se présente au moyen d'outils. Quant aux religions, elles revêtent un aspect quelque peu dogmatique. Elles énoncent une vérité qui donne le sens dès le départ.

Or, je pense que la quête de sens fait référence à quelque chose d'un peu différent, notamment avec la quête de sens de l'homme contemporain. Le terme de sens a lui-même plusieurs significations : vers quel avenir nous dirigeons-nous ? Quel est le sens de nos actes ? Qui sommes-nous et que faisons-nous ici ?

Eric BOIS

La question du sens est vaste. Le terme de « sens » en a lui-même plusieurs. J'ai d'ailleurs commencé mon ouvrage en m'inspirant de la décomposition de ce terme donnée par un philosophe plutôt matérialiste chez qui le mot « sens » peut désigner le but, la signification et la valeur. Concernant le but de l'univers, c'est-à-dire où va l'univers, la science est sur le chemin qui conduit à la réponse lorsqu'elle traite du futur de son expansion, à savoir une fuite infinie, une fin définitive ou une sorte d'état d'équilibre.

La signification de l'univers renvoie à la question de savoir si l'univers fait référence à une autre réalité. C'est la piste que j'ai essayé d'aborder sous l'angle de la métaphysique. Que nous soyons scientifiques ou non, il est légitime de se poser cette question, ce qui est déjà beaucoup par rapport à d'autres époques.

Quant à la valeur de l'univers, c'est de loin la question la plus difficile. Je pense que s'il a une valeur, celle-ci est en lien avec la présence de la vie.

Père Abbé Gérard LAFOND

Il existe plusieurs analogies entre la démarche scientifique et la démarche du croyant, notamment entre la recherche scientifique et la quête spirituelle. L'une et l'autre sont sans fin.

Il n'y a pas pour la recherche de possibilité d'une connaissance exhaustive concernant le comment et le pourquoi. Les seules limites qui peuvent être imposées sont de nature éthique.

De même, la quête spirituelle n'a pas de terme, puisque son objet est Dieu, infini par définition. Dieu par l'intermédiaire de la révélation a fait connaître à l'homme tout ce qui est nécessaire à son salut, mais pas de quoi satisfaire son insatiable curiosité.

De la salle

Professeur Kovalevsky pouvez-vous préciser comment vous définissez les rapports entre création continue et évolution ? Il m'a semblé qu'il y avait identité entre les deux, ce avec quoi je ne suis pas d'accord, puisque la tentation du concordisme me paraît fort proche.

Jean KOVALEVSKY

Je n'ai pas succombé à cette tentation. L'évolution et la création continue ne sont pas la même chose. Néanmoins, dans l'évolution, il existe de nombreuses forces qui agissent, dont certaines sont très bien décrites par le darwinisme. Par l'expression de création continue, je souligne qu'en plus de ces forces normales régissant l'univers, il y a selon moi une sorte de boussole conduisant vers une complexification croissante consistant en une augmentation de l'information au sein de la matière. L'Esprit Saint est peut-être cette boussole supplémentaire pour accélérer une évolution qui serait beaucoup plus lente si elle n'était due qu'au hasard.

De la salle

Peut-être devrions-nous retenir de nos échanges que la position de l'homme, dressée entre le ciel et la terre, sera toujours de matérialiser l'esprit et de spiritualiser la matière.

De la salle

Il me semblerait difficile qu'un peuple d'aveugles nés puisse avoir le concept de la couleur. De même, si l'idée de Dieu vient à l'homme, ne faut-il pas en conclure que Dieu est au sein de

l'homme et non à l'extérieur ? Dès lors pourquoi ne pas avoir une science du spirituel nous conduisant à trouver Dieu en nous ?

Jean KOVALEVSKY

En réponse à la question posée, j'ajoute que selon le Nouveau Testament, « le Royaume de Dieu est en vous ».

Pierre KARLI

Certains collègues neurobiologistes affirment avoir trouvé au sein du cerveau l'endroit où est localisée la genèse du sentiment religieux. Ils ont utilisé l'imagerie fonctionnelle sur des sujets vivant une expérience mystique. Un phénomène a été observé, mais s'agit-il de l'expérience de Dieu ou d'un état de conscience particulier ? Je penche davantage pour cette seconde hypothèse.

Eric BOIS

Suite aux questions que je me pose sur ces sujets depuis des années, j'ai dressé une liste d'axiomes auxquels j'essaye de me tenir. Ce sont des guides pour agir qui n'ont rien de dogmatique. Permettez-moi de lire les quatre premiers :

- Science et religion ne sont pas du même ordre ;
- Un point de départ séparationniste entre science et religion est l'hypothèse la plus saine ;
- L'unité entre science et religion se fait dans le mystère de la personne, sans démonstration apologétique. Seul le témoignage de vie est éventuellement possible ;
- Le corrélatif foi et raison est plus vaste et fécond que celui science et religion...